

P. o. gall.

397

all.

B. L. franc. pag. 200.

n. 6 pull 398

CINNA

TRAGEDIE.

*j'ai vu la représentation
à paris 1733. le 19. juin*



ACTEURS.

OCTAVE CESAR AUGUSTE, Empereur
de Rome.

LIVIE, Impératrice.

CINNA, fils d'une fille de Pompée, Chef de la
conjuratation contre Auguste.

MAXIME, autre Chef de la conjuration.

ÆMILIE, fille de C. Toranius tuteur d'Auguste,
& pros crit par luy durant le Trium-virat.

FULVIE, Confidente d'Æmilie.

POLYCLETE, Affranchy d'Auguste.

EYANDRE, Affranchy de Cinna.

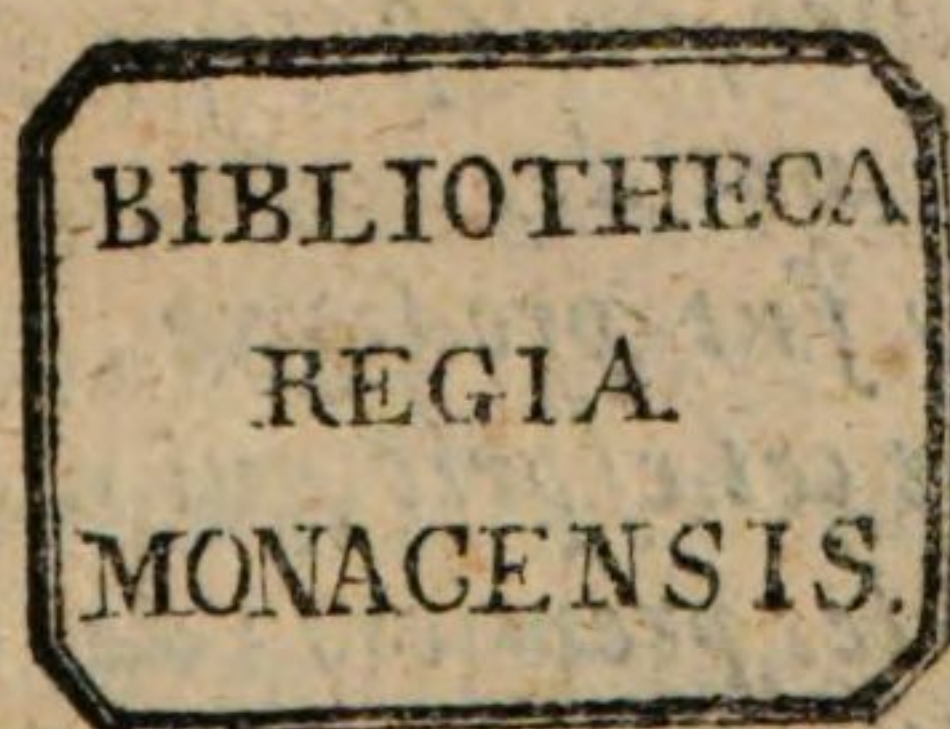
EUPHORBE, Affranchy de Maxime.

La Scène est à Rome.





A MONSIEUR
DE
MONTORON.



MONSIEUR,

*Je vous presente un tableau d'une des
plus belles actions d'Auguste. Ce Monar-
que estoit tout genereux, & sa generosité*

à ij

E P I S T R E.

n'a jamais paru avec tant d'éclat que dans les effets de sa Clemence & de sa liberalité. Ces deux rares vertus lui étoient si naturelles & si inseparables en lui, qu'il semble qu'en cette Histoire que j'ay mise sur nostre Theâtre, elles se soient tour à tour entre-produites dans son ame. Il avoit esté si liberal envers Cinna, que sa conjuration ayant fait voir une ingratitude extraordinaire, il eut besoin d'un extraordinaire effort de Clemence pour luy pardonner, & le pardon qu'il luy donna fut la source des nouveaux bien-faits dont il luy fut prodigue, pour vaincre tout-à-fait cet esprit, qui n'avoit pû être gagné par les premiers; de sorte qu'il est vray de dire, qu'il eust esté moins clement envers luy, s'il eust esté moins liberal, & qu'il eût esté moins liberal, s'il eust esté moins clement. Cela estant, ne puis-je pas avec justice donner le portrait de l'une de ces Heroïques vertus à celui qui possède l'autre en un si haut degré,

EPISTRE.

puisque dans cette action, ce grand Prince les a si-bien attachées, & comme unies l'une à l'autre, qu'elles ont esté tout ensemble la cause & l'effet l'une de l'autre? Je le puis certes d'autant plus justement, que je voy vostre generosité, comme voulant imiter ce grand Empereur, prendre plaisir à s'étendre sur les gens de Lettres, en un temps où beaucoup pensent avoir trop recompensé leurs travaux quand ils les ont honorez d'une loüange sterile. Vous avez traité quelques-unes de nos Muses avec tant de magnanimité, qu'en elles vous avez obligé toutes les autres; de sorte qu'il n'en est point qui ne vous en doive un remerciement. Trouvez bon, MONSIEUR, que je m'aquite de celuy que je reconnoy vous en devoir, par le present que je vous fay de ce Poëme, que j'ay choisi comme le plus durable des miens, pour apprendre plus long-temps à ceux qui le liront, que le genereux Monsieur de Montoron, par une liberalité

EPISTRE.

*inouïe en ce Siecle, s'est rendu toutes les
Muses redevables, & que je prens tant de
part aux bien-faits dont vous avez surpris
quelques-unes d'elles, que je m'en
diray toute ma vie,*

MONSIEUR,

Vostre tres humble, tres-obéissant,
& tres-obligé serviteur,
CORNEILLE.



C I N N A ,

TRAGEDIE.

ACTE I.

SCENE PREMIERE.

ÆMILIE.



IMPATIENS desirs d'une illustre vengeance

Dont la mort de mon père a formé la naissance ,

Enfans impétueux de mon ressentiment ,

Que ma douleur séduite embrasse aveuglément ,
Vous prenez sur mon ame un trop puissant empire ;

Durant quelques momens souffrez que je respire ,

Et que je considère , en l'état où je suis ,

Et ce que je hazarde , & ce que je poursuis.

Quand je regarde Auguste au milieu de sa gloire ;

Et que vous reprochez à ma triste mémoire

Que par sa propre main mon père massacré

Du Trône où je le voy fait le premier degré ,

Quand vous me présentez cette sanglante image ,
La cause de ma haine , & l'effet de la rage ,
Je m'abandonne toute à vos ardens transports ,
Et croy pour une mort luy devoir mille morts.
Au milieu toutefois d'une fureur si juste ,
J'aime encor plus Cinna , que je ne hais Auguste ,
Et je sens refroidir ce bouillant mouvement ,
Quand il faut pour le suivre exposer mon Amant.
Ouy , Cinna , contre moy moy même je m'irrite
Quand je songe aux dangers où je te précipite.
Quoy que pour me servir tu n'appréhendes rien ,
Te demander du sang , c'est exposer le tien.
D'une si haute place on n'abat point de testes ,
Sans attirer sur soy mille & mille tempestes ,
L'issuë en est douteuse , & le péril certain :
Un amy déloyal peut trahir ton dessein ,
L'ordre mal concerté , l'occasion mal prise ,
Peuvent sur son auteur renverser l'entreprise ,
Tourner sur toy les coups dont tu le veux fraper ;
Dans sa ruine même il peut t'enveloper ,
Et quoy qu'en ma faveur ton amour exécute ,
Il te peut en tombant écraser sous sa chute.
Ah ! cesse de courir à ce mortel danger ,
Te perdre en me vengeance ce n'est pas me venger.
Un cœur est trop cruel quand il trouve des charmes
Aux douceurs que corrompt l'amertume des larmes ,
Et l'on doit mettre au rang des plus cuisants mal-
heurs

La mort d'un ennemy qui coûte tant de pleurs.

Mais peut on en verser alors qu'on venge un père ?
Est il perte à ce prix qui ne semble legere ?
Et quand son assassin tombe sous nostre effort ,
Doit on considérer ce que coûte sa mort ?
Cessez , vaines frayeurs , cessez , lâches tendresses ;
De jeter dans mon cœur vos indignes foiblesses ;
Et toy qui les produis par tes soins superflus ,
Amour , fers mon devoir , & ne le combats plus.

Luy

Luy céder, c'est ta gloire, & le vaincre, ta honte.
Montre-toy généreux souffrant qu'il te surmonte.
Plus tu luy donneras, plus il te va donner,
Et ne triomphera que pour te couronner.

SCENE II.

ÆMILIE, FULVIE,

ÆMILIE.

JE l'ay juré, Fulvie, & je le jure encore,
Quoy que j'aime Cinna, quoy que mon cœur Pa-
S'il me veut posséder, Auguste doit périr, (dore
Sa teste est le seul prix dont il peut m'acquérir,
Je luy prescris la loy que mon devoir m'impose,

FULVIE.

Elle a pour la blâmer une trop juste cause,
Par un si grand dessein vous vous faites juger
Digne sang de celuy que vous voulez venger;
Mais encor une fois souffrez que je vous die
Qu'une si juste ardeur devroit estre attiedie.
Auguste chaque jour à force de bien-faits
Semb'e assez réparer les maux qu'il vous a faits;
Sa faveur envers vous paroît si déclarée,
Que vous êtes chez luy la plus considérée,
Et de ses Courtisans souvent les plus heureux
Vous pressent à genoux de luy parler pour eux.

ÆMILIE.

Toute cette faveur ne me rend pas mon père,
Et de quelque façon que l'on me considère,
Abondante en richesse, ou puissante en crédit,
Je demeure toujours la fille d'un Proscrit.
Les bien-faits ne font pas toujours ce que tu penses;
D'une main odieuse ils tiennent lieu d'offenses,
Plus nous en prodiguons à qui nous peut haïr,
Plus d'armes nous donnons à qui nous veut trahir.

CINNA,

146

Il m'en fait chaque jour, sans changer mon courage,
Je fais ce que j'étois, & je puis davantage,
Et des mêmes presens qu'il verse dans mes mains
J'achète contre luy les esprits des Romains.
Je recevrois de luy la place de Livie
Comme un moyen plus seur d'attenter à sa vie;
Pour qui venge son père il n'est point de forfaits,
Et c'est vendre son sang, que se rendre aux bien-faits.

F U L V I E.

Quel besoin toutefois de passer pour ingrate ?
Ne pouvez-vous haïr, sans que la haine éclate ?
Assez d'autres sans vous n'ont pas mis en oubly
Par quelles cruautés son Trône est établi ;
Tant de braves Romains, tant d'illustres victimes
Qu'à son ambition ont immolé ses crimes,
Laissent à leurs enfans d'assez vives douleurs,
Pour venger vostre perte en vengeance leurs malheurs.
Beaucoup l'ont entrepris, mille autres vont les sui-
vre,

Qui vit haï de tous ne sçauroit long-temps vivre,
Remettez à leurs bras les communs intérêts,
Et n'aidez leurs desseins que par des vœux secrets.

Æ M I L I E.

Quoy, je le haïray sans tâcher de luy nuire ?
J'attendray du hazard qu'il ose le détruire,
Et je satisferay des devoirs si pressans
Par une haine obscure, & des vœux impuissans ?
Sa perte que je veux me deviendrait amère,
Si quelqu'un l'immoloit à d'autres, qu'à mon père ;
Et tu verrois mes pleurs couler pour son trépas,
Qui le faisant périr, ne me vengeroit pas.

C'est une lâcheté que de remettre à d'autres
Les intérêts publics qui s'attachent aux nostres,
Joignons à la douceur de venger nos parens
La gloire qu'on remporte à punir les Tyrans,
Et faisons publier par toute l'Italie,
La liberté de Rome est l'œuvre d'Æmilie,

*On a touché son ame & son cœur s'est épris ,
Mais elle n'a donné son amour qu'à ce prix.*

FULVIE.

Vostre amour à ce prix n'est qu'un present funeste
Qui porte à vostre Amant sa perte manifeste.
Pensez-mieux Æmilie , à quoy vous l'exposez ,
Combien à cet écueil se sont déjà brisez ,
Ne vous aveuglez point , quand sa mort est visible.

ÆMILIE.

Ah ! tu sçais me fraper par où je suis sensible.
Quand je songe aux dangers que je luy fais courir ,
La crainte de sa mort me fait déjà mourir ,
Mon esprit en desordre à soy-même s'oppose ,
Je veux , & ne veux pas , je m'emporte , & je n'ose ,
Et mon devoir confus , languissant , étonné ,
Cède aux rébellions de mon cœur mutiné.

Tout beau, ma passion, deviens un peu moins forte,
Tu vois bien des hazards , ils sont grands, mais n'im-
porte ,

Cinna n'est pas perdu pour estre hazardé.
De quelques légions qu'Auguste soit gardé ,
Quelque soin qu'il se donne , & quelque ordre qu'i-
tienne ,

Qui méprise sa vie est maistre de la sienne ;
Plus le péril est grand , plus doux en est le fruit ,
La vertu nous y jette , & la gloire le suit.

Quoy qu'il en soit, qu'Auguste, ou que Cinna périsse,
Aux Manes paternels je doy ce sacrifice ,
Cinna me l'a promis en recevant ma foy ,
Et ce coup seul aussi le rend digne de moy.
Il est tard après tout de m'en vouloir dédire ,
Aujourd'huy l'on s'assemble , aujourd'huy l'on cons-
pire ,

L'heure , le lieu , le bras se choisit aujourd'huy ,
Et c'est à faire enfin à mourir après luy.

SCENE III.

CINNA, ÆMILIE, FULVIE.

ÆMILIE.

MAis le voicy qui vient. Cinna, vostre Assemblée
 Par l'effroy du péril n'est-elle point troublée,
 Et reconnoissez vous au front de vos amis
 Qu'ils soient prests à tenir ce qu'ils vous ont promis?

CINNA.

Jamais contre un Tyran entreprise conceüe
 Ne permit d'espérer une si belle issue,
 Jamais de telle ardeur on n'en jura la mort,
 Et jamais conjurez ne furent mieux d'accord.
 Tous s'y montrent portez avec tant d'allegresse,
 Qu'ils semblent comme moy servir une Maîtresse;
 Et tous font éclater un si puissant courroux,
 Qu'ils semblent tous venger un père comme vous.

ÆMILIE.

Je l'avois bien prévu, que pour un tel ouvrage
 Cinna scauroit choisir des hommes de courage,
 Et ne remettroit pas en de mauvaises mains
 L'intérest d'Æmilie, & celuy des Romains.

CINNA.

Pleust aux Dieux que vous-même eussiez veu de quel
 Cette troupe entreprend une action si belle! (zèle
 Au seul nom de César, d'Auguste, & d'Empereur,
 Vous eussiez veu leurs yeux s'enflamer de fureur,
 Et dans un même instant par un effet contraire
 Leur front passer d'horreur, & rougir de colere.
*Amis, leur ay-je dit, voicy le jour heureux
 Qui doit conclure enfin nos desseins généreux,
 Le Ciel entre nos mains a mis le sort de Rome,
 Et son salut dépend de la perte d'un homme,*

*Si l'on doit le nom d'homme à qui n'a rien d'humain ,
A ce Tigre altéré de tout le sang Romain.*

Combien pour le répandre a-t'il formé de brigues !

Combien de fois changé de partis & de l'gues ,

Tantost amy d'Antoine , & tantost ennemy ,

Et jamais insolent ny cruel à demy !

Là par un long récit de toutes les misères

Que durant nostre enfance ont enduré nos pères ,

Renouvelant leur haine avec leur souvenir ,

Je redouble en leurs cœurs l'ardeur de le punir.

Je leurs fais des tableaux de ces tristes batailles

Où Rome par ses mains déchiroit ses entrailles ;

Où l'Aigle abatoit l'Aigle , & de chaque costé

Nos Légions s'armoient contre leur liberté ;

Où les meilleurs soldats & les Chefs les plus braves

Mettoient toute leur gloire à devenir esclaves ;

Où pour mieux affermer la honte de leurs fers ,

Tous vouloient à leur chaîne attacher l'Univers ;

Et l'exécrable honneur de luy donner un maître

Faisant aimer à tous l'infame nom de traître ,

Romains contre Romains , parens contre parens ;

Combatoient seulement pour le choix des Tyrans.

J'ajoute à ces tableaux la peinture effroyable

De leur concorde impie , affreuse , inexorable ,

Funeste aux gens de bien , aux riches , au Senat ;

Et pour tout dire enfin , de leur Trium-virat.

Mais je ne trouve point de couleurs assez noires

Pour en représenter les Tragiques histoires.

Je les peins dans le meurtre à l'envy triomfants ,

Rome entière noyée au sang de ses enfans ,

Les uns assassinez dans les Places publiques ,

Les autres dans le sein de leurs Dieux domesti-
ques ,

Le méchant par le prix au crime encouragé ,

Le mary par sa femme en son lit égorgé ,

Le fils tout dégouttant du meurtre de son père ;

Et sa teste à la main demandant son salaire ,

Sans pouvoir exprimer par tant d'horribles traits ;
Qu'un crayon imparfait de leur sanglante paix.

Vous diray-je les noms de ces grands personnages

Dont j'ay dépeint les morts pour aigrir les courages ,
De ces fameux Proscrits , ces demy Dieux mortels ,
Qu'on a sacrifiés jusque sur les Autels ?
Mais pourrois-je vous dire à quelle impatience ,
A quels frémissemens , à quelle violence ,
Ces indignes trépas quoy que mal figurez ,
Ont porté les esprits de tous nos conjurez ?
Je n'ay point perdu de temps , & voyant leur colére
Au point de ne rien craindre , en état de tout faire ,
J'ajoute en peu de mots : *Toutes ces cruautés ,
La perte de nos biens , & de nos libertez ,
Le ravage des champs , le pillage des villes ,
Et les proscriptions , & les guerres civiles ,
Sont les degrez sanglans dont Auguste a fait choix
Pour monter dans le trosne & nous donner des loix :
Mais nous pouvons changer un destin si funeste ,
Puisque de trois Tyrans c'est le seul qui nous reste ,
Et que juste une fois il s'est privé d'appuy ,
Perdant pour régner seul deux méchans comme luy.
Luy mort , nous n'avons point de vengeur ny de maistre ,
Avec la liberté Rome s'en va renaistre ,
Et nous mériterons le nom de vrais Romains
Si le joug qui l'accable est brisé par nos mains.
Prenons l'occasion , tandis qu'elle est propice ,
Demain au Capitole il fait un sacrifice ,
Qu'il en soit la victime , & faisons en ces lieux
Justice à tout le Monde , à la face des Dieux.
Là presque pour sa suite il n'a que nostre troupe ,
C'est de ma main qu'il prend , & l'encens , & la coupe ,
Et je veux pour signal que cette même main
Luy donne au lieu d'encens d'un poignard dans le sein ,
Ainsi d'un coup mortel la victime frappée
Fera voir si je suis du sang du grand Pompée ,*

*Faites voir après moy si vous vous souvenez
Des illustres Ayeux de qui vous êtes nez.*

A peine ay-je achevé, que chacun renouvelle
Par un noble serment le vœu d'estre fidelle,
L'occasion leur plaist, mais chacun veut pour soy
L'honneur du premier coup que j'ay choisi pour moy.
La raison règle enfin l'ardeur qui les emporte,
Maxime & la moitié s'assurent de la porte,
L'autre moitié me suit, & doit l'environner,
Preste au moindre signal que je voudray donner.

Voilà, belle Æmilie, à quel point nous en sommes,
Demain, j'attens la haine, ou la faveur des hommes,
Le nom de parricide, ou de libérateur,
César, celuy de Prince, ou d'un usurpateur.
Du succès qu'on obtient contre la Tyrannie
Dépend, ou nostre gloire, ou nostre ignominie,
Et le Peuple inégal à l'endroit des Tyrans,
S'il les déteste morts, les adore vivans.
Pour moy, soit que le Ciel me soit dur, ou propice;
Qu'il m'élève à la gloire, ou me livre au supplice,
Que Rome se déclare, ou pour ou contre nous,
Mourant pour vous servir tout me semblera doux.

ÆMILIE.

Ne crains point de succès qui souille ta mémoire,
Le bon & le mauvais sont égaux pour ta gloire,
Et dans un tel dessein le manque de bonheur
Met en péril ta vie, & non pas ton bonheur,
Regarde le malheur de Brute & de Cassie;
La splendeur de leurs noms en est elle obscurcie?
Sont-ils morts tous entiers avec leurs grands desseins?
Ne les conte-t-on plus pour les derniers Romains?
Leur mémoire dans Rome est encor précieuse,
Autant que de César la vie est odieuse:
Si leur vainqueur y régne, ils y sont regrettez,
Et par les vœux de tous leurs pareils souhaitez.

Va marcher sur leurs pas où l'honneur te convie;
Mais ne perds pas le soin de conserver ta vie,

Souviens-toy du beau feu dont nous sommes épris,
 Qu'aussi bien que la gloire Æmilie est ton prix,
 Que tu me dois ton cœur, que mes faveurs t'attendent,
 Que tes jours me sont chers, que les miens en dépen-
 Mais quelle occasion mène Evandre vers nous? (dér.

SCENE IV.

CINNA, ÆMILIE, EVANDRE, FULVIE,

EVANDRE.

Seigneur, César vous mande, & Maxime avec vous.
 CINNA.

Et Maxime avec moy! le sçais-tu bien, Evandre?

EVANDRE.

Polyclète est encor chez vous à vous attendre,
 Et fust venu luy-même avec moy vous chercher;
 Si ma dextérité n'eust sçeu l'en empêcher.
 Je vous en donne avis, de peur d'une surprise,
 Il presse fort.

ÆMILIE.

Mander les Chefs de l'entreprise!

Tous deux! en même temps! vous êtes déconvertis.

CINNA.

Esperons mieux, de grace.

ÆMILIE.

Ah! Cinna, je te perds,

Et les Dieux obstinez à nous donner un maistre
 Parmi tes vrais amis ont meslé quelque traistre.
 Il n'en faut point douter, Auguste a tout appris;
 Quoy, tous deux! & si tost que le conseil est pris!

CINNA.

Je ne vous puis celer que son ordre m'étonne,
 Mais souvent il m'appelle auprès de sa personne;
 Maxime est comme moy de ses plus confidens,
 Et nous nous alarmons peut-estre en imprudens.

ÆMILIE.

Sois moins ingénieux à te tromper toy même ,
Cinna , ne porte point mes maux jusqu'à l'extrême ,
Et puisque désormais tu ne peux me venger ,
Dérobe au moins ta tête à ce mortel danger ,
Fuy d'Auguste irrité l'implacable colère ;
Je verse assez de pleurs pour la mort de mon père ,
N'aigry point ma douleur par un nouveau tourment ,
Et ne me réduy point à pleurer mon Amant.

CINNA.

Quoy ! sur l'illusion d'une terreur Panique
Trahir vos intérêts , & la cause publique !
Par cette lâcheté moy-même m'accuser ,
Et tout abandonner quand il faut tout oser !
Que feront nos amis , si vous êtes déçue ?

ÆMILIE

Mais que deviendras-tu si l'entreprise est sçeuë ?

CINNA.

S'il est pour me trahir des esprits assez bas ,
Ma vertu pour le moins ne me trahira pas.
Vous la verrez brillante au bord des précipices
Se couronner de gloire en bravant les supplices ,
Rendre Auguste jaloux du sang qu'il répandra ,
Et le faire trembler , alors qu'il me perdra.

Je deviendrois suspect à tarder davantage ,
Adieu , raffermissez ce généreux courage.
S'il faut subir le coup d'un Destin rigoureux ,
Je mourray tout ensemble heureux , & malheureux ;
Heureux , pour vous servir de perdre ainsi la vie ,
Malheureux , de mourir sans vous avoir servi.

ÆMILIE.

Ouy , va , n'écoute plus ma voix qui te retient ,
Mon trouble se dissipe , & ma raison revient ,
Pardonne à mon amour cette indigne foiblesse ,
Tu voudrois fuir en vain , Cinna , je le confesse ,
Si tout est découvert , Auguste a sçeu pourvoir
A ne te laisser pas ta fuite en ton pouvoir.

Porte , porte chez luy cette masse assurée
 Digne de nostre amour , digne de ta naissance ;
 Meurs , s'il y faut mourir , en Citoyen Romain ,
 Et par un beau trépas couronne un beau dessein.
 Ne crains pas qu'après toy rien icy me retienne ,
 Ta mort emportera mon ame vers la tienne :
 Et mon cœur aussi tôt percé des mêmes coups....

CINNA.

Ah ! souffrez que tout mort je vive encor en vous ;
 Et du moins en mourant permettez que j'espère
 Que vous sçauvez venger l'Amant avec le père.
 Rien n'est pour vous à craindre , aucun de nos amis
 Ne sçait ny vos desseins , ny ce qui m'est promis ,
 Et leur parlant tantost des misères Romaines
 Je leur ay teu la mort qui fait naître nos haines ,
 De peur que mon ardeur touchant vos intérêts
 D'un si parfait amour ne trahist les secrets.
 Il n'est sçeu que d'Evandre & de vostre Fulvie.

ÆMILIE.

Avec moins de frayeur je vay donc chez Livie ,
 Puisque dans ton péril il me reste un moyen
 De faire agir pour toy son crédit & le mien.
 Mais si mon amitié par là ne te délivre ,
 N'espère pas qu'enfin je veuille te survivre ,
 Je fais de ton Destin des règles à mon sort ,
 Et j'obtiendray ta vie , ou je suivray ta mort.

CINNA.

Soyez en ma faveur moins cruelle à vous-même.

ÆMILIE.

Va-t'en , & souvien-toy seulement que je t'aime,

Fin du premier Acte.



ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

AUGUSTE, CINNA, MAXIME,

Troupe de Courtisans.

AUGUSTE.



Ue chacun se retire, & qu'aucun n'entre
icy,

Vous, Cinna, demeurez, & vous, Maxi-
me, aussi. *(de Maxime.)*

Tous se retirent à la réserve de Cinna & C.

Cét empire absolu sur la Terre & sur l'Onde,
Ce pouvoir souverain que j'ay sur tout le Monde,
Cette grandeur sans borne, & cet illustre rang
Qui m'a jadis coûté tant de peine & de sang,
Enfin tout ce qu'adore en ma haute fortune
D'un courtisan flateur la présence importune,
N'est que de ces beautez dont l'éclat ébloüit,
Et qu'on cesse d'aimer, si tost qu'on en jouit.
L'ambition déplaist, quand elle est assouvie,
D'une contraire ardeur son ardeur est suivie,
Et comme nostre esprit jusqu'au dernier soupir
Toujours vers quelque objet pousse quelque desir,
Il se ramène en soy n'ayant plus où se prendre,
Et monté sur le faiste il aspire à descendre.
J'ay souhaité l'Empire, & j'y suis parvenu,
Mais en le souhaitant je ne l'ay pas connu.

Dans sa possession j'ay trouvé pour tous charmes ;
D'effroyables soucis , d'éternelles allarmes ,
Mille ennemis secrets , la mort à tous propos ,
Point de plaisir sans trouble , & jamais de repos.
Sylla m'a précédé dans ce pouvoir suprême ,
Le grand César mon père en a jouï de même ,
D'un œil si différent tous deux l'ont regardé ,
Que l'un s'en est démis & l'autre l'a gardé :
Mais l'un cruel , barbare , est mort aimé , tranquille ;
Comme un bon Citoyen dans le sein de sa ville ,
L'autre tout debonnaire , au milieu du Senat ,
A veu trancher ses jours par un assassinat.
Ces exemples récents suffiroient pour m'instruire ;
Si par l'exemple seul on se devoit conduire ,
L'un m'invite à le suivre , & l'autre me fait peur :
Mais l'exemple souvent n'est qu'un miroir trompeur ;
Et l'ordre du Destin qui gêne nos pensées
N'est pas toujours écrit dans les choses passées.
Quelquefois l'un se brise , où l'autre s'est sauvé ,
Et par où l'un périt , un autre est conservé.

Voilà , mes chers amis , ce qui me met en peine.
Vous qui me tenez lieu d'Agrippe & de Mécène ,
Pour résoudre ce point avec eux debattu
Prenez sur mon esprit le pouvoir qu'ils ont eu.
Ne considérez point cette grandeur suprême ,
Odieuse aux Romains , & pesante à moy-même ;
Traitez-moy comme amy , non comme Souverain ;
Rome , Auguste , l'Etat , tout est en vostre main.
Vous mettrez , & l'Europe , & l'Asie , & l'Afrique ,
Sous les loix d'un Monarque , ou d'une République ,
Vostre avis est ma règle , & par ce seul moyen
Je veux estre Empereur , ou simple Citoyen.

CINNA.

Malgré nostre surprise & mon insuffisance ,
Je vous obéiray , Seigneur , sans complaisance ;
Et mets bas le respect qui pourroit m'empêcher
De combattre un avis où vous semblez pancher.

Souffrez le d'un esprit jaloux de vostre gloire
Qu- vous allez souiller d'une tache trop noire,
Si vous ouvrez vostre ame à ces impressions,
Jusques à condamner toutes vos actions.

On ne renonce point aux grandeurs légitimes,
On garde sans remords ce qu'on acquiert sans crimes,
Et plus le bien qu'on quitte est noble, grand, exquis,
Plus qui l'ose quitter le juge mal acquis.

N'imprimez pas, Seigneur, cette honteuse marque
A ces rares vertus qui vous ont fait Monarque,
Vous l'êtes justement, & c'est sans attentat
Que vous avez changé la forme de l'Etat.

Rome est dessous vos loix par le droit de la guerre
Qui sous les loix de Rome a mis toute la Terre,
Vos armes l'ont conquise, & tous les conquérans
Pour estre usurpateurs, ne sont pas des Tyrans.

Quand ils ont sous leurs loix asservy des Provinces,
Gouvernant justement ils s'en font justes Princes :

C'est ce que fit César, il vous faut aujourd'huy
Condamner sa mémoire, ou faire comme luy.

Si le pouvoir suprême est blâmé par Auguste,
César fut un Tyran, & son trépas fut juste,

Et vous devez aux Dieux conte de tout le sang
Dont vous l'avez vengé pour monter à son rang.

N'en craignez point, Seigneur, les tristes Destinées,
Un plus puissant Démon veille sur vos années,

On a dix fois sur vous attenté sans effet,

Et qui l'a voulu perdre au même instant l'a fait.

On entreprend assez, mais aucun n'exécute,

Il est des assassins, mais il n'est plus de Brute :

Enfin s'il faut attendre un semblable revers,

Il est beau de mourir maître de l'Univers.

C'est ce qu'en peu de mots j'ose dire, & j'estime

Que ce peu que j'ay dit est l'avis de Maxime.

MAXIME.

Ouy, j'accorde qu'Auguste a droit de conserver
L'Empire où sa vertu l'a fait seul arriver,

Et qu'au prix de son sang, au péril de sa teste,
Il a fait de l'Etat une juste conquête:

Mais que sans se noircir il ne puisse quitter
Le fardeau que sa main est lasse de porter,
Qu'il accuse par là César de tyrannie,
Qu'il approuve sa mort, c'est ce que je dénie.

Rome est à vous, Seigneur, l'Empire est vostre bien;
Chacun en liberté peut disposer du sien,

Il le peut à son choix garder, ou s'en défaire,
Vous seul ne pourriez pas ce que peut le Vulgaire,
Et seriez devenu, pour avoir tout dompté,
Esclave des grandeurs où vous êtes monté!

Possédez-les, Seigneur, sans qu'elles vous possèdent,
Loin de vous captiver, souffrez qu'elles vous cèdent,
Et faites hautement connoître enfin à tous

Que tout ce qu'elles ont est au dessous de vous.

Vostre Rome autrefois vous donna la naissance,

Vous luy voulez donner vostre toute-puissance,

Et Cinna vous impute à crime capital,

La libéralité vers le pais natal?

Il appelle remords l'amour de la Patrie!

Par la haute vertu la gloire est donc flétrie,

Et ce n'est qu'un objet digne de nos mépris,

Si de ses pleins effets l'infamie est le prix.

Je veux bien avouer qu'une action si belle

Donne à Rome bien plus que vous ne tenez d'elle;

Mais commet-on un crime indigne de pardon,

Quand la reconnoissance est au-dessus du don?

Suivez, suivez, Seigneur, le Ciel qui vous inspire,

Vostre gloire redouble à mépriser l'Empire,

Et vous serez fameux chez la Postérité

Moins pour l'avoir conquis, que pour l'avoir quitté.

Le bonheur peut conduire à la grandeur suprême,

Mais pour y renoncer, il faut la vertu même,

Et peu de généreux vont jusqu'à dédaigner,

Après un sceptre acquis, la douceur de régner.

Considérez d'ailleurs que vous réglez dans Rome,

Où , de quelque façon que vostre Cour vous nomme ,
 On hait la Monarchie , & le nom d'Empereur
 Cachant celuy de Roy , ne fait pas moins d'horreur.
 Ils passent pour Tyran quiconque s'y fait maistre ,
 Qui le sert, pour esclave, & qui l'aime, pour traistre ,
 Qui le souffre a le cœur lâche , mol , abatu ,
 Et pour s'en affranchir tout s'appelle vertu.
 Vous en avez , Seigneur , des preuves trop certaines,
 On a fait contre vous dix entreprises vaines ,
 Peut-estre que l'unzième est presté d'éclater ,
 Et que ce mouvement qui vous vient agiter
 N'est qu'un avis secret que le Ciel vous envoie ,
 Qui pour vous conserver n'a plus que cette voye.
 Ne vous exposez plus à ces fameux revers.
 Il est beau de mourir maistre de l'Univers ,
 Mais la plus belle mort souille nostre mémoire
 Quand nous avons pû vivre, & croistre nostre gloire.

C I N N A.

Si l'amour du pais doit icy prévaloir ,
 C'est son bien seulement que vous devez vouloir ,
 Et cette liberté qui luy semble si chère ,
 N'est pour Rome , Seigneur , qu'un bien imaginaire ,
 Plus nuisible , qu'utile , & qui n'approche pas
 De celuy qu'un bon Prince apporte à ses Etats.
 Avec ordre & raison les honneurs il dispense ,
 Avec discernement punit & récompense ,
 Et dispose de tout en juste possesseur ,
 Sans rien précipiter de peur d'un successeur.
 Mais quand le Peuple est maistre , on n'agit qu'en tu-
 multe ,
 La voix de la raison jamais ne se consulte ,
 Les honneurs sont vendus aux plus ambitieux ,
 L'autorité livrée aux plus séditieux.
 Ces petits Souverains qu'il fait pour une année ,
 Voyant d'un temps si court leur puissance bornée ,
 Des plus heureux desseins font avorter le fruit ,
 De peur de le laisser à celuy qui les suit.

Comme ils ont peu de part au bien dont ils ordonnent,
 Dans le champ du Public largement ils moissonnent,
 Assurez que chacun leur pardonne aisément,
 Espérant à son tour un pareil traitement.
 Le pire des Etats c'est l'Etat populaire.

AUGUSTE.

Et toutefois le seul qui dans Rome peut plaire.
 Cette haine des Rois que depuis cinq cens ans
 Avec le premier lait succent tous ses enfans,
 Pour l'arracher des cœurs, est trop enracinée.

MAXIME.

Ouy Seigneur, dans son mal Rome est trop obstinée;
 Son Peuple qui s'y plaist en fuit la guérison,
 Sa coutume l'emporte, & non pas la raison,
 Et cette vieille erreur, que Cinna veut abatre
 Est une heureuse erreur dont il est idolâtre,
 Par qui le Monde entier asservy sous ses loix
 L'a veu cent fois marcher sur la teste des Rois,
 Son Epargne s'enfler du sac de leurs Provinces;
 Que luy pouvoient de plus dōner les meilleurs Princes

J'ose dire, Seigneur, que par tous les Climats
 Ne sont pas bien receus toutes sortes d'Etats,
 Chaque Peuple a le sien conforme à sa nature,
 Qu'on ne scauroit changer sans luy faire une injure;
 Telle est la loy du Ciel dont la sage équité
 Seme dans l'Univers cette diversité.

Les Macédoniens aiment le Monarchique,
 Et le reste des Grecs la liberté publique,
 Les Parthes, les Persans veulent des Souverains;
 Et le seul Consulat est bon pour les Romains.

CINNA.

Il est vray que du Ciel la prudence infinie
 Départ à chaque Peuple un different Génie;
 Mais il n'est pas moins vray que cet ordre des Cieux
 Change selon les temps, comme selon les lieux.
 Rome a receu des Rois ses murs & sa naissance,
 Elle tient des Consuls sa gloire & sa puissance,

Et reçoit maintenant de vos rares bontez
Le comble souverain de ses prospérités.
Sous vous l'Etat n'est plus en pillage aux Armées,
Les portes de Janus par vos mains sont fermées,
Ce que sous les Consuls on n'a veu qu'une fois,
Et qu'a fait voir comme eux le second de ses Rois.

M A X I M E.

Les changemens d'Etat que fait l'ordre céleste
Ne coûtent point de sang, n'ont rien qui soit funeste.

C I N N A.

C'est un ordre des Dieux qui jamais ne se rompt,
De nous vendre un peu cher les grands biens qu'ils
nous font.

L'exil des Tarquins même ensanglanta nos terres,
Et nos premiers Consuls nous ont coûté des guerres.

M A X I M E.

Donc vostre ayeul Pompée au Ciel a résisté,
Quand il a combattu pour nostre liberté?

C I N N A.

Si le Ciel n'eust voulu que Rome l'eust perduë,
Par les mains de Pompée il l'auroit défenduë,
Il a choisy sa mort pour servir dignement
D'une marque éternelle à ce grand changement,
Et devoit cette gloire aux Manes d'un tel homme,
D'emporter avec eux la liberté de Rome.

Ce nom depuis long-temps ne sert qu'à l'ébloüir,
Et sa propre grandeur l'empesche d'en jouir.
Depuis qu'elle se voit la maîtresse du Monde,
Depuis que la richesse entre ses murs abonde,
Et que son sein fécond en glorieux exploits
Produit des Citoyens plus puissans que des Rois;
Les Grands pour s'affermir achetant les suffrages
Tiennent pompeusement leurs maîtres à leurs gages,
Qui par des fers dorez se laissant enchaîner
Reçoivent d'eux les loix, qu'ils pensent leur donner.
Envieux l'un de l'autre, ils mènent tout par brigues,
Que leur ambition tourne en sanglantes ligue.

Ainsi de Marius Sylla devint jaloux,
César de mon ayeul, Marc Antoine de vous;
Ainsi la liberté ne peut plus estre utile
Qu'à former les fureurs d'une guerre civile,
Lors que par un desordre à l'Univers fatal
L'un ne veut point de maistre, & l'autre point d'égal.
Seigneur, pour sauver Rome il faut qu'elle s'unisse
En la main d'un bon Chef à qui tout obéisse.
Si vous aimez encor à la favoriser,
Ostez-luy les moyens de se plus diviser.
Sylla quittant la place enfin bien usurpée
N'a fait qu'ouvrir le champ à César & Pompée,
Que le malheur des temps ne nous eust pas fait voir,
S'il eust dans sa famille assuré son pouvoir.
Qu'a fait du grand César le cruel parricide,
Qu'élever contre vous Antoine avec Lépide,
Qui n'eussent pas détruit Rome par les Romains;
Si César eust laissé l'Empire entre vos mains?
Vous la replongerez en quittant cet Empire,
Dans les maux dont à peine encor elle respire,
Et de ce peu, Seigneur, qui luy reste de sang
Une guerre nouvelle épuîsera son flanc.
Que l'amour du pais, que la pitié vous touche;
Vostre Rome à genoux vous parle par ma bouche.
Considérez le prix que vous avez coûté,
Non pas qu'elle vous croye avoir trop acheté,
Des maux qu'elle a soufferts elle est trop bien payée,
Mais une juste peur tient son ame effrayée.
Si jaloux de son heur & las de commander
Vous luy rendez un bien qu'elle ne peut garder,
S'il luy faut à ce prix en acheter un autre,
Si vous ne préférez son interest au vostre,
Si ce funeste don la met au desespoir,
Je n'ose dire icy ce que j'ose prévoir.
Conservez vous, Seigneur, en luy laissant un maître
Sous qui son vray bonheur commence de renaître,

Et pour mieux affermer le bien commun de tous,
Donnez un successeur qui soit digne de vous.

AUGUSTE.

N'en délibérons plus, cette pitié l'emporte,
Mon repos m'est bien cher, mais Rome est la plus
forte,

Et quelque grand malheur qui m'en puisse arriver,
Je consens à me perdre afin de la sauver.

Pour ma tranquillité mon cœur en vain soupire,
Cinna, par vos conseils je retiendray l'Empire,
Mais je le retiendray pour vous en faire part.

Je voy trop que vos cœurs n'ont point pour moy de
fard,

Et que chacun de vous dans l'avis qu'il me donne,
Regarde seulement l'Etat, & ma personne,
Vostre amour en tous deux fait ce combat d'esprits;
Et vous allez tous deux en recevoir le prix.

Maxime, je vous fais Gouverneur de Sicile.

Allez donner mes loix à ce terroir fertile,
Songez que c'est pour moy que vous gouvernerez;
Et que je répondray de ce que vous ferez.

Pour Epouse, Cinna, je vous donne Æmilie,
Vous sçavez qu'elle tient la place de Julie,

Et que si nos malheurs & la nécessité
M'ont fait traiter son père avec sévérité,

Mon Epargne depuis en sa faveur ouverte
Doit avoir adoucy l'aigreur de cette perte.

Voyez la de ma part, tâchez de la gagner;

Vous n'êtes point pour elle un homme à dédaigner;

De l'offre de vos vœux elle fera ravie

Adieu, j'en veux porter la Nouvelle à Livie.



SCENE II.

CINNA, MAXIME.

MAXIME.

Quel est vostre dessein après ces beaux discours ?
CINNA.

Le même que j'avois , & que j'auray toujours.

MAXIME.

Un Chef de Conjurez flate la Tyrannie !

CINNA.

Un Chef de Conjurez la veut voir impunie !

MAXIME.

Je veux voir Rome libre.

CINNA.

Et vous pouvez juger

Que je veux l'affranchir ensemble & la venger.

Octave aura donc veu ses fureurs assouviés ,

Pillé jusqu'aux Autels , sacrifié nos vies ,

Remply les champs d'horreur , comblé Rome de
morts ,

Et sera quitte après pour l'effet d'un remords !

Quand le Ciel par nos mains à le punir s'apreste ,

Un lâche repentir garantira sa teste !

C'est trop semer d'appas , & c'est trop inviter ,

Par son impunité , quelqu'autre à l'imiter.

Vengeons nos Citoyens , & que sa peine étonne

Quiconque après sa mort aspire à la Couronne ,

Que le Peuple aux Tyrans ne soit plus exposé ;

S'il eust puny Sylla , César eust moins osé.

MAXIME.

Mais la mort de César que vous trouvez si juste

A servy de prétexte aux cruautés d'Auguste ,

Voulant nous affranchir Brute s'est abusé ,

S'il n'eust puny César , Auguste eust moins osé.

TRAGÉDIE.

165

CINNA.

La faute de Cassie & ses terreurs Paniques
Ont fait rentrer l'Etat sous des loix tyranniques ;
Mais nous ne verrons point de pareils accidens
Lorsque Rome suivra des Chefs moins imprudens.

MAXIME.

Nous sommes encor loin de mettre en évidence
Si nous nous conduirons avec plus de prudence ;
Cependant c'en est peu , que de n'accepter pas
Le bonheur qu'on recherche au péril du trépas.

CINNA.

C'en est encor bien moins , alors qu'on s'imagine
Guérir un mal si grand sans couper la racine.
Employer la douceur à cette guérison ,
C'est en fermant la playe y verser du poison.

MAXIME.

Vous la voulez sanglante , & la rendez douteuse.

CINNA.

Vous la voulez sans peine , & la rendez honteuse.

MAXIME.

Pour sortir de ses fers , jamais on ne rougit.

CINNA.

On en sort laschement si la vertu n'agit.

MAXIME.

Jamais la liberté ne cesse d'estre aimable ,
Et c'est toujours pour Rome un bien inestimable.

CINNA.

Ce ne peut estre un bien qu'elle daigne estimer
Quand il vient d'une main lasse de l'opprimer.
Elle a le cœur trop bon pour se voir avec joye
Le rebut du Tyran dont elle fut la proye ,
Et tout ce que la gloire a de vrais partisans
Le hait trop puissamment , pour aimer ses presens.

MAXIME.

Donc pour vous Æmilie est un objet de haine ;

CINNA.

La recevoir de luy me seroit une gescne.

Mais quand j'auray vengé Rome des maux soufferts,
 Je sçauray le braver jusque dans les Enfers.
 Ouy, quand par son trépas je l'auray méritée,
 Je veux joindre à sa main ma main ensanglantée ;
 L'épouser sur sa cendre, & qu'après nostre effort
 Les presens du Tyran soient le prix de sa mort.

MAXIME.

Mais l'apparence, amy, que vous puissiez luy plaire,
 Teint du sang de celuy qu'elle aime comme un père ;
 Car vous n'êtes pas homme à la violenter.

CINNA.

Amy, dans ce Palais on peut nous écouter,
 Et nous parlons peut-estre avec trop d'imprudence
 Dans un lieu si mal propre à nostre confidence.
 Sortons, qu'en seureté j'examine avec vous
 Pour en venir à bout les moyens les plus doux.

Fin du second Acte.





ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

MAXIME, EUPHORBE.

MAXIME.



Uy-même il m'a tout dit, leur flamme est
mutuelle,
Il adore Émilie, il est adoré d'elle,
Mais sans venger son père, il n'y peut as-
pirer,

Et c'est pour l'acquérir qu'il nous fait conspirer.

EUPHORBE.

Je ne m'étonne plus de cette violence
Dont il contraint Auguste à garder la puissance;
La ligue se romproit s'il s'en étoit démis,
Et tous vos Conjurez deviendroient ses amis.

MAXIME.

Ils servent à l'envy la passion d'un homme,
Qui n'agit que pour soy, feignant d'agir pour Rome;
Et moy, par un malheur qui n'eut jamais d'égal,
Je pense servir Rome, & je sers mon rival.

EUPHORBE.

Vous êtes son rival!

MAXIME.

Ouy, j'aime la Maîtresse;
Et l'ay caché toujours avec assez d'adresse.
Mon ardeur inconnue, avant que d'éclater,
Par quelque grand exploit la vouloit mériter.

Cependant par mes mains je voy qu'il me l'enleve,
 Son dessein fait ma perte, & c'est moy qui l'achève,
 J'avance des succès dont j'attens le trépas,
 Et pour m'assassiner je luy prête mon bras.
 Que l'amitié me plonge en un malheur extrême!

EUPHORB E.

L'issue en est aisée, agissez pour vous mesme,
 D'un dessein qui vous perd rompez le coup fatal,
 Gagnez une Maîtresse accusant un rival.
 Auguste à qui par là vous sauverez la vie
 Ne vous pourra jamais refuser Æmilie.

MAXIME.

Quoy, trahir mon amy!

EUPHORB E. L'amour rend tout permis,
 Un véritable Amant ne connoît point d'amis,
 Et mesme avec justice on peut trahir un traistre
 Qui pour une Maîtresse ose trahir son Maistre.
 Oubliez l'amitié, comme luy les bien-faits.

MAXIME.

C'est un exemple à fuir que celui des forfaits.

EUPHORB E.

Contre un si noir dessein tout devient légitime,
 On n'est point criminel, quand on punit un crime.

MAXIME.

Un crime, par qui Rome obtient sa liberté!

EUPHORB E.

Craignez tout d'un esprit si plein de lascheté.
 L'intérêt du pais n'est point ce qui l'engage,
 Le sien, & non la gloire, anime son courage,
 Il aimeroit César s'il n'étoit amoureux,
 Et n'est enfin qu'ingrat, & non pas généreux.

Pensez vous avoir leu jusqu'au fond de son ame ?
 Sous la cause publique il vous cacheoit sa flame,
 Et peut cacher encor sous cette passion
 Les détestables feux de son ambition.

Peut-estre qu'il prétend après la mort d'Octave
 Au lieu d'affranchir Rome, en faire son esclave,

Qu'il

Qu'il vous conte déjà pour un de ses Sujets,
Ou que sur vostre perte il fonde ses projets.

M A X I M E.

Mais comment l'accuser sans nommer tout le reste ?
A tous nos conjurez l'avis seroit funeste,
Et par là nous verrions indignement trahis
Ceux qu'engage avec nous le seul bien du païs.
D'un si lasche dessein mon ame est incapable,
Il perd trop d'innocens pour punir un coupable,
J'ose tout contre luy, mais je crains tout pour eux.

E U P H O R B E.

Auguste s'est lassé d'estre si rigoureux,
En ces occasions ennuyé de supplices,
Ayant puny les Chefs, il pardonne aux complices.
Si toutefois pour eux vous craignez son couroux,
Quand vous luy parlerez, parlez au nom de tous.

M A X I M E.

Nous disputons en vain, & ce n'est que folie
De vouloir par sa perte acquérir *Æmilie*;
Ce n'est pas le moyen de plaire à ses beaux yeux
Que de priver du jour ce qu'elle aime le mieux.
Pour moy, j'estime peu qu'Auguste me la donne,
Je veux gagner son cœur, plutôt que sa personne,
Et ne fais point d'état de sa possession
Si je n'ay point de part à son affection.
Puis je la mériter par une triple offense ?
Je trahis son Amant, je détruis sa vengeance,
Je conserve le sang qu'elle veut voir périr,
Et j'aurois quelque espoir qu'elle me pût chérir.

E U P H O R B E.

C'est ce qu'à dire-vray je voy fort difficile,
L'artifice pourtant vous y peut estre utile,
Il en faut trouver un qui la puisse abuser,
Et du reste, le temps en pourra disposer.

M A X I M E.

Mais si pour s'excuser il nomme sa complice ?
S'il arrive qu'Auguste avec luy la punisse ?

Il Partie,

Fin

Puis-je luy demander pour prix de mon rapport
Celle qui nous oblige à conspirer sa mort ?

EUPHORBIE.

Vous pourriez m'opposer tant & de tels obstacles,
Que pour les surmonter il faudroit des miracles,
J'espère toutefois qu'à force d'y rêver...

MAXIME.

Eloigne-toy, dans peu j'iray te retrouver,
Cinna vient, & je veux en tirer quelque chose,
Pour mieux résoudre après ce que je me propose.

SCENE II.

CINNA, MAXIME.

MAXIME.

Vous me semblez pensif.

CINNA.

Ce n'est pas sans sujet.

MAXIME.

Puis-je d'un tel chagrin sçavoir quel est l'objet ?

CINNA.

Æmilie, & César. L'un & l'autre me gêne,
L'un me semble trop bon, l'autre trop inhumaine.
Pleust aux Dieux que César employast mieux ses
soins,

Et s'en fît plus aimer, ou m'aimast un peu moins,
Que sa bonté touchast la beauté qui me charme,
Et la pût adoucir, comme elle me desarme.

Je sens au fond du cœur mille remords cuisans
Qui rendent à mes yeux tous ses bienfaits presens ;
Cette faveur si pleine, & si mal reconnue,
Par un mortel reproche à tous momens me tue,
Il me semble sur tout incessamment le voir
Déposer en nos mains son absolu pouvoir,

Ecouter nos avis , m'applaudir , & me dire ;
Cinna , par vos conseils je retiendray l'Empire ,
 Mais je le retiendray pour vous en faire part.
 Et je puis dans son sein enfoncer un poignard !
 Ah plutôt . . . Mais hélas ! j'idolatre *Æmilie* ,
 Un serment exécration à sa haine me lie ,
 L'horreur qu'elle a de luy me le rend odieux ;
 Des deux costez j'offense , & ma gloire , & les Dieux ;
 Je deviens sacrilège , ou je suis parricide ,
 Et vers l'un , ou vers l'autre il faut estre perfide .

M A X I M E.

Vous n'aviez point tantost ces agitations ,
 Vous paroissiez plus ferme en vos intentions ;
 Vous ne sentiez au cœur , ny remords , ny reproche

C I N N A.

On ne les sent aussi que quand le coup approche ,
 Et l'on ne reconnoît de semblables forfaits
 Que quand la main s'appreste à venir aux effets.
 L'ame de son dessein jusque là possédée
 S'attache aveuglément à sa première idée :
 Mais alors quel esprit n'en devient point troublé ?
 Ou plutôt quel esprit n'en est point accablé ?
 Je croy que Brute même , à tel point qu'on le prise
 Voulut plus d'une fois rompre son entreprise ,
 Qu'avant que de fraper elle luy fit sentir
 Plus d'un remords en l'ame , & plus d'un repentir .

M A X I M E.

Il eut trop de vertu pour tant d'inquiétude ,
 Il ne soupçonna point sa main d'ingratitude ,
 Et fut contre un Tyran d'autant plus animé ,
 Qu'il en receut de biens , & qu'il s'en vit aimé .
 Comme vous l'imitiez , faites la même chose ,
 Et formez vos remords d'une plus juste cause ,
 De vos lasches conseils , qui seuls ont arrêté
 Le bonheur renaissant de nostre liberté .
 C'est vous seuls aujourd'huy qui nous l'avez ôtée
 De la main de César Brute l'eust acceptée ,

Hij

Et n'eust jamais souffert qu'un intérêt léger
 De vengeance ou d'amour l'eust remise en danger.
 N'écoutez plus la voix d'un Tyran qui vous aime,
 Et vous veut faire part de son pouvoir suprême;
 Mais entendez crier Rome à vostre costé,
Ren moy, ren moy, Cinna, ce que tu m'as osté,
Et si tu m'as tantost préféré ta Maîtresse,
Ne me préfère pas le Tyran qui m'opprime.

CINNA.

Amy, n'accable plus un esprit malheureux
 Qui ne forme qu'en lâche un dessein généreux.
 Envers nos Citoyens je scay quelle est ma faute,
 Et leur rendray bientôt tout ce que je leur oste,
 Mais pardonne aux abois d'une vieille amitié
 Qui ne peut expirer sans me faire pitié,
 Et laisse-moy, de grace, attendant *Æmilie*
 Donner un libre cours à ma mélancolie,
 Mon chagrin t'importune, & le trouble où je suis
 Veut de la solitude à calmer tant d'ennuis.

MAXIME.

Vous voulez rendre conte à l'objet qui vous blesse
 De la bonté d'Octave, & de vostre foiblesse,
 L'entretien des Amans veut un entier secret.
 Adieu, je me retire en confident discret.

SCENE III.

CINNA.

Donne un plus digne nom au glorieux empire
 Du noble sentiment que la vertu m'inspire,
 Et que l'honneur oppose au coup précipité
 De mon ingratitude, & de ma lâcheté.
 Mais plustost continuë à le nommer foiblesse,
 isqu'il de vient si foible auprès d'une *Maîtresse*,

Qu'il respecte un amour qu'il devoit étouffer,
Ou que s'il le combat il n'ose en triompher.
En ces extremitez quel conseil doy-je prendre ?
De quel costé pancher ? à quel party me rendre ?
Qu'une ame généreuse a de peine à faillir ?
Quelque fruit que par-là j'espère de cueillir,
Les douceurs de l'amour, celles de la vengeance,
La gloire d'affranchir le lieu de ma naissance,
N'ont point assez d'appas pour flatter ma raison,
S'il le faut acquérir par une trahison ;
S'il faut percer le flanc d'un Prince magnanime,
Qui du peu que je suis fait une telle estime,
Qui me comble d'honneurs, qui m'accable de biens,
Qui ne prend pour régner de conseils que les miens,
O coup, ô trahison trop indigne d'un homme !
Dure dure à jamais l'esclavage de Rome,
Périsse mon amour, périsse mon espoir
Plûtost que de ma main parte un crime si noir.
Quoy ! ne m'offre-t'il pas tout ce que je souhaite ?
Et qu'au prix de son sang ma passion achète ?
Pour jouir de ses dons faut il l'assassiner ?
Et faut il luy ravir ce qu'il me veut donner ?
Mais je dépens de vous, ô serment téméraire,
O haine d'Æmilie, ô souvenir d'un père,
Ma foy, mon cœur, mon bras, tout vous est engagé,
Et je ne puis plus rien que par vostre congé.
C'est à vous à régler ce qu'il faut que je fasse
C'est à vous, Æmilie, à luy donner sa grace,
Vos seules volontez président à son sort,
Et tiennent en mes mains, & sa vie, & sa mort.
O Dieux qui comme vous la rendez adorable,
Rendez-là comme vous à mes vœux exorable,
Et puisque de ses loix je ne puis m'affranchir,
Faites qu'à mes desirs je la puisse fléchir.
Mais voicy de retour cette aimable inhumaine.

S C E N E I V.

ÆMILIE, CINNA, FULVIE.

ÆMILIE.

GRaces aux Dieux, Cinna, ma frayeur étoit vaine ;
 Aucun de tes amis ne t'a manqué de foy ,
 Et je n'ay point eu lieu de m'employer pour toy.
 Octave en ma présence a tout dit à Livie ,
 Et par cette Nouvelle il m'a rendu la vie.

CINNA.

Le desavouerez vous , & du don qu'il me fait
 Voudrez vous retarder le bien-heureux effet ?

ÆMILIE.

L'effet est en ta main.

CINNA.

Mais plutôt en la vostre.

ÆMILIE.

Je suis toujours moy-même, & mon cœur n'est point
 autre ,

Me donner à Cinna c'est ne luy donner rien ,
 C'est seulement luy faire un present de son bien.

CINNA.

Vous pouvez toutefois... O Ciel ! l'osay-je dire !

ÆMILIE.

Que puis je , & que crains-tu ?

CINNA.

Je tremble , je soupire.

Et voy que si nos cœurs avoient mêmes desirs ,

Je n'aurois pas besoin d'expliquer mes soupirs.

Ainsi je suis trop seur que je vay vous déplaire ;

Mais je n'ose parler , & je ne puis me taire.

ÆMILIE.

C'est trop me gêner , parle.

CINNA.

Il faut vous obéir,

Je vay donc vous déplaire, & vous m'allez haïr.

Je vous aime *Æmilie*, & le Ciel me foudroye,
Si cette passion ne fait toute ma joye,
Et si je ne vous aime avec toute l'ardeur
Que peut un digne objet attendre d'un grand cœur.
Mais voyez à quel prix vous me donnez vostre ame;
En me rendant heureux, vous me rendez infame,
Cette bonté d'*Auguste*...

ÆMILIE.

Il suffit, je t'entens;

Je voy ton repentir & tes vœux inconstans,
Les faveurs du Tyran emportent tes promesses;
Tes feux & tes sermens cèdent à ses caresses,
Et ton esprit crédule ose s'imaginer
Qu'*Auguste* pouvant tout, peut aussi me donner;
Tu me veux de sa main, plutôt que de la mienne;
Mais ne croy pas qu'ainsi jamais je t'appartienné,
Il peut faire trembler la terre sous ses pas,
Mettre un Roy hors du Trône & donner ses Etats;
De ses proscriptions rougir la Terre & l'Onde,
Et changer à son gré l'ordre de tout le Monde;
Mais le cœur d'*Æmilie* est hors de son pouvoir.

CINNA.

Aussi n'est-ce qu'à vous que je veux le devoir;
Je suis toujours moy-mesme, & ma foy toujours pure;
La pitié que je sens ne me rend point parjure,
J'obéis sans reserve à tous vos sentimens,
Et prens vos intérêts par de-là mes sermens.

J'ay pû, vous le sçavez, sans parjure & sans crime,
Vous laisser échaper cette illustre victime;
César se dépouillant du pouvoir souverain
Nous ostoit tout prétexte à luy percer le sein;
La conjuration s'en alloit dissipée,
Vos desseins avortez, vostre haine trompée;
Moy seul j'ay raffermé son esprit étonné,
Et pour vous l'immoler, ma main la couronné.

Pour me l'immoler , traistre ! & tu veux que moy
mesme

Je retienne ta main ! qu'il vive , & que je l'aime !
Que je sois le butin de qui l'ose épargner ,
Et le prix du conseil qui le force à régner !

C I N N A.

Ne me condamnez point quand je vous ay servi.
Sans moy vous n'auriez plus de pouvoir sur sa vie,
Et malgré ses bienfaits je rends tout à l'amour
Quand je veux qu'il périsse , ou vous doive le jour.
Avec les premiers vœux de mon obéissance
Souffrez ce foible effort de ma reconnoissance,
Que je tâche de vaincre un indigne courroux ,
Et vous donner pour luy l'amour qu'il a pour vous.
Une ame généreuse & que la vertu guide
Fuit la honte des noms d'ingrate , & de perfide ,
Elle en hait l'infamie attachée au bonheur ,
Et n'accepte aucun bien aux dépens de l'honneur.

Æ M I L I E.

Je fais gloire pour moy de cette ignominie ,
La perfidie est noble envers la Tyrannie ,
Et quand on rompt le cours d'un sort si malheureux ,
Les cœurs les plus ingrats sont les plus généreux.

C I N N A.

Vous faites des vertus au gré de vostre haine.

Æ M I L I E.

Je me fais des vertus digne d'une Romaine.

C I N N A.

Un cœur vraiment Romain. ...

Æ M I L I E.

Ose tout pour ravir

Une odieuse vie à qui le fait servir ,
Il fuit plus que la mort la honte d'estre esclave.

C I N N A.

C'est l'estre avec honneur que de l'estre d'Octave ,
Et nous voyons souvent des Rois à nos genoux
Demander pour appuy tels esclaves que nous.

Il abaisse à nos pieds l'orgueil des Diadèmes,
Il nous fait souverains sur leurs grandeurs suprêmes,
Il prend d'eux les tributs dont il nous enrichit,
Et leur impose un joug dont il nous affranchit.

ÆMILIE.

L'indigne ambition que ton cœur se propose!
Pour être plus qu'un Roy tu te crois quelque chose!
Aux deux bouts de la Terre en est-il un si vain
Qu'il prétende égaler un Citoyen Romain?
Antoine sur sa teste attira nostre haine
En se deshonorant par l'amour d'une Reine:
Attale, ce grand Roy dans la pourpre blanchy,
Qui du peuple Romain se nommoit l'affranchy,
Quand de toute l'Asie il se fust veu l'arbitre,
Eust encor moins prisé son trosne, que ce titre.
Souvien-toy de ton nom, soutien sa dignité,
Et prenant d'un Romain la générosité.
Sçache qu'il n'en est point que le Ciel n'ait fait
naître

Pour commander aux Rois, & pour vivre sans
maître.

CINNA.

Le Ciel a trop fait voir en de tels attentats
Qu'il hait les assassins, & punit les ingrats;
Et quoy qu'on entreprenne, & quoy qu'on exécute,
Quand il élève un trosne, il en venge la chute,
Il se met du party de ceux qu'il fait régner,
Le coup dont on les tuë est long temps à seigner,
Et quand à les punir il a pû se résoudre,
De pareils châtimens n'appartiennent qu'au foudre.

ÆMILIE.

Dy que de leur party toy-mesme tu te rends,
De te remettre au foudre à punir les Tyrans.
Je ne t'en parle plus, va, fers la Tyrannie,
Abandonne ton ame à son lasche Génie,
Et pour rendre le calme à ton esprit flotant,
Oublie, & ta naissance, & le prix qui t'attend.

H V

Sans emprunter ta main pour servir ma colère
 Je sçauray bien venger mon país & mon père.
 J'aurois déjà l'honneur d'un si fameux trépas,
 Si l'Amour jusqu'icy n'eust arrêté mon bras :
 C'est luy qui sous tes loix me tenant asservie
 M'a fait en ta faveur prendre soin de ma vie ;
 Seule contre un Tyran en le faisant périr
 Par les mains de sa Garde il me falloit mourir,
 Je t'eusse par ma mort desrobé ta captive ;
 Et comme pour toy seul l'Amour veut que je vive,
 J'ay voulu, mais en vain, me conserver pour toy,
 Et te donner moyen d'estre digne de moy. (péc,

Pardonnez-moy, grands Dieux, si je me suis trom-
 Quand j'ay pensé chérir un neveu de Pompée,
 Et si d'un faux semblant mon esprit abusé
 A fait choix d'un esclave en son lieu supposé.
 Je t'aime toutefois, quel que tu puisses estre,
 Et si peur me gagner il faut trahir ton Maistre ;
 Mille autres à l'envy recevroient cette loy,
 S'ils pouvoient m'acquérir à mesme prix que toy.
 Mais n'apprehende pas qu'un autre ainsi m'obtienne ;
 Vy pour ton cher Tyran tandis que je meurs tienne,
 Mes jours avec les siens se vont précipiter,
 Puisque ta lascheté n'ose me mériter.
 Vien me voir dans son sang, & dans le mien baignée,
 De ma seule vertu mourir accompagnée,
 Et te dire en mourant d'un esprit satisfait :
*N'accuse point mon sort, c'est toy seul qui l'as fait,
 Je descens dans la tombe où tu m'as condamnée,
 Où la gloire me suit qui t'étoit destinée
 Je meurs en détruisant un pouvoir absolu,
 Mais je vivrois à toy, si tu l'avois voulu.*

CINNA.

Et bien, vous le voulez, il faut vous satisfaire,
 Il faut affranchir Rome, il faut venger un père,
 Il faut sur un Tyran porter de justes coups :
 Mais apprenez qu'Auguste est moins Tyran que vous.

S'il nous ofte à son gré nos biens , nos jours , nos
femmes ,
Il n'a point jusqu'icy tyrannisé nos ames ;
Mais l'empire inhumain qu'exercent vos beautez
Force jusqu'aux esprits , & jusqu'aux volontez.
Vous me faites priser ce qui me deshonore ,
Vous me faites haïr ce que mon ame adore ,
Vous me faites répandre un sang pour qui je dois
Exposer tout le mien , & mille , & mille fois ;
Vous le voulez , j'y cours , ma parole est donnée ;
Mais ma main aussi-tost contre mon sein tournée
Aux Manes d'un tel Prince immolant vostre Amant ,
A mon crime forcé joindra mon châtiment ,
Et par cette action dans l'autre confondue
Recouvrera ma gloire aussi-tost que perdue.
Adieu.

S C E N E V.

ÆMILIE, FULVIE.

FULVIE.

Vous avez mis son ame au desespoir,
ÆMILIE.

Qu'il cesse de m'aimer , ou suivre son devoir,
FULVIE.

Il va vous obéir aux dépens de sa vie.
Vous en pleurez !

ÆMILIE.

Hélas ! cours après luy , Fulvie ,
Et si ton amitié daigne me secourir ,
Arrache-luy du cœur ce dessein de mourir ,
Dy-luy...

FULVIE.

Qu'en sa faveur vous laissez vivre Auguste ?

H vj

Ah ! c'est faire à ma haine une loy trop injuste.

FULVIE.

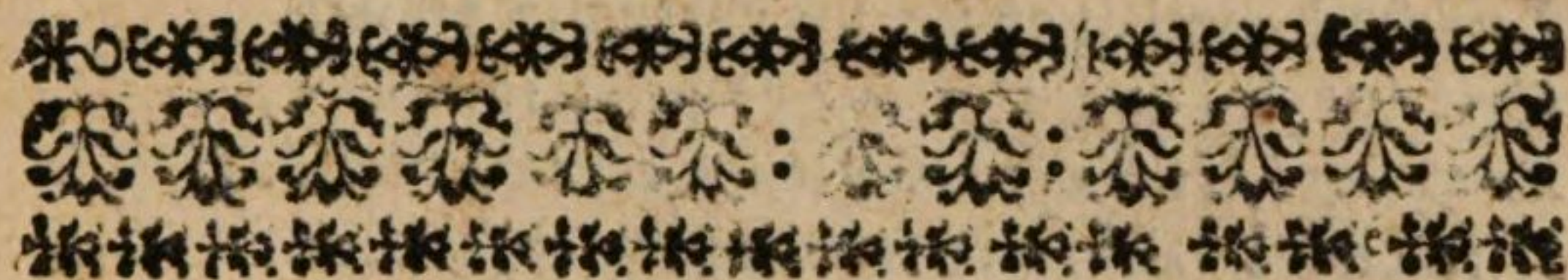
Et quoy donc ?

ÆMILIE.

Qu'il achève, & dégage sa foy,
Et qu'il choisisse après, de la mort, ou de moy.

Fin du troisième Acte.





ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

AUGUSTE, EUPHORBE,
POLYCLETE, Gardes.

AUGUSTE.



Out ce que tu me dis, Euphorbe, est
incroyable.

EUPHORBE.

Seigneur, le récit même en paroît ef-
froyable,

On ne conçoit qu'à peine une telle fureur,
Et la seule pensée en fait fremir d'horreur.

AUGUSTE.

Quoy, mes plus chers amis! quoy, Cinna! quoy,
Maxime!

Les deux que j'honorois d'une si haute estime.

A qui j'ouvrois mon cœur, & dont j'avois fait choix

Pour les plus importants, & plus nobles emplois!

Après qu'entre leurs mains j'ay remis mon Empire,

Pour m'arracher le jour l'un & l'autre conspire!

Maxime a veu sa faute, il m'en fait avertir,

Et montre un cœur touché d'un juste repentir,

Mais Cinna!

EUPHORBE.

Cinna seul dans sa rage s'obstine;

Et contre vos bontez d'autant plus se mutine:

Luy seul combat encor les vertueux efforts
 Que sur les conjurez fait ce juste remords;
 Et malgré les frayeurs à leurs regrets mêlées
 Il tâche à raffermir leurs ames ébranlées.

AUGUSTE.

Luy seul les encourage, & luy seul les séduit;
 O le plus déloyal que la Terre ait produit!
 O trahison conçue au sein d'une Furie!
 O trop sensible coup d'une main si chérie!
 Cinna, tu me trahis! Polyclète, écoutez.

Il luy parle à l'oreille.

POLYCLÈTE.

Tous vos ordres, Seigneur, seront exécutez.

AUGUSTE.

Qu'Erasme en mesme temps aille dire à Maxime
 Qu'il vienne recevoir le pardon de son crime.

Polyclète rentre.

EUPHORBE.

Il l'a trop jugé grand pour ne pas s'en punir;
 A peine du Palais il a pû revenir,
 Que les yeux égarez & le regard farouche,
 Le cœur gros de soupirs, les sanglots à la bouche,
 Il déteste sa vie & ce complot maudit,
 M'en apprend l'ordre entier tel que je vous l'ay dit,
 Et m'ayant commandé que je vous avertisse,
 Il ajoute: *Dy luy que je me fais justice,*
Que je n'ignore point ce que j'ay mérité;
 Puis soudain dans le Tibre il s'est précipité;
 Et l'eau grosse & rapide, & la nuit assez noire
 M'ont desrobé la fin de sa Tragique histoire.

AUGUSTE.

Sous ce pressant remords il a trop succombé;
 Et s'est à mes bontez luy-mesme desrobé,
 Il n'est crime envers moy qu'un repentir n'efface;
 Mais puisqu'il a voulu renoncer à ma grace,
 Allez pourvoir au reste, & faites qu'on ait soin
 De tenir en lieu seur ce fidel témoin.

SCÈNE II.

AUGUSTE.

Ciel, à qui voulez vous désormais que je fie
Les secrets de mon ame, & le soin de ma vie ?
Reprenez le pouvoir que vous m'avez commis
Si donnant des Sujets, il oste les amis,
Si tel est le Destin des grandeurs souveraines
Que leurs plus grands bienfaits n'attirent que des
haines,
Et si vostre rigueur les condamne à chérir
Ceux que vous animez à les faire périr.
Pour elles rien n'est seur, qui peut tout, doit tout
craindre.
Rentre en toy-même, Octave, & cesse de te plain-
dre,
Quoy, tu veux qu'on t'épargne & n'as rien épargné !
Songe aux fleuves de sang où ton bras s'est baigné,
De combien ont rougy les champs de Macédoine,
Combien en a versé la défaite d'Antoine,
Combien celle de Sexte, & revoy tout d'un temps
Pérouse au sien noyée, & tous ses Habitans.
Remets dans ton esprit après tant de carnages
De tes proscriptions les sanglantes images,
Où toy-même des tiens devenu le bourreau
Au sein de ton Tuteur enfonças le couteau,
Et puis ose accuser le Destin d'injustice
Quand tu vois que les tiens s'arment pour ton sup-
Et que par ton exemple à ta perte guidez (plice,
Ils violent des droits que tu n'as pas gardez.
Leur trahison est juste, & le Ciel l'autorise,
Quitte ta Dignité comme tu l'as acquise,
Rens un sang infidelle à l'infidélité,
Et souffre des ingrats après l'avoir été.

Mais que mon jugement au besoin m'abandonne !
Quelle fureur, Cinna, m'accuse & te pardonne ?
Toy, dont la trahison me force à retenir
Ce pouvoir souverain dont tu me veux punir,
Me traite en criminel, & fait seule mon crime,
Relève, pour l'abatre, un Trofne illégitime,
Et d'un zèle effronté couvrant son attentat,
S'oppose, pour me perdre, au bonheur de l'Etat ?
Donc jusqu'à l'oublier je pourrois me contraindre ?
Tu vivrois en repos après m'avoir fait craindre ?
Non, non, je me trahis moy même d'y penser,
Qui pardonne aisément invite à l'offenser,
Punissons l'assassin, proscrivons les complices.

Mais quoy ! toujours du sang, & toujours des sup-
Ma cruauté se lasse, & ne peut s'arrêter, (plices !
Je veux me faire craindre, & ne fais qu'irriter ;
Rome a pour ma ruine une Hydre trop fertile,
Une teste coupée en fait renaître mille,
Et le sang répandu de mille conjurez
Rend mes jours plus maudits, & non plus assurez :
Octave, n'atten plus le coup d'un nouveau Brute,
Meurs, & dérobe-luy la gloire de ta chute,
Meurs, tu ferois pour vivre un lâche & vain effort
Si tant de gens de cœur font des vœux pour ta mort,
Et si tout ce que Rome a d'illustre jeunesse
Pour te faire périr tour à tour s'intéresse :
Meurs, puisque c'est un mal que tu ne peux guérir,
Meurs enfin, puisqu'il faut, ou tout perdre, ou
mourir.

La vie est peu de chose, & le peu qui t'en reste
Ne vaut pas l'achever par un prix si funeste,
Meurs. Mais quitte du moins la vie avec éclat ;
Ereins-en le flambeau dans le sang de l'ingrat,
A toy-même en mourant immole ce perfide,
Contentant ses desirs, puny son parricide,
Fais un tourment pour luy de ton propre trépas ;
En faisant qu'il le voye, & n'en jouisse pas.

Mais jouïſſons plutôt nous mêmes de ſa peine ,
Et ſi Rome nous hait , triomphons de ſa haine.

O Romains , ô vengeance , ô pouvoir abſolu ,
O rigoureux combat d'un cœur irréſolu
Qui ſuit en même temps tout ce qu'il ſe propoſe ;
D'un Prince malheureux ordonnez quelque choſe.
Qui des deux doy-je ſuivre , & duquel m'éloigner ?
Ou laiſſez-moy périr , ou laiſſez-moy régner.

SCENE III.

AUGUSTE , LIVIE.

AUGUSTE.

M Adame, on me trahit , & la main qui me tue
Rend ſous mes déplaiſirs ma conſtance abatuë.
Cinna , Cinna le traître...

LIVIE.

Euphorbe m'a tout dit ,
Seigneur , & j'ay paſſy cent fois à ce récit.
Mais écouteriez-vous les conſeils d'une femme ?

AUGUSTE.

Hélas ! de quel conſeil eſt capable mon ame ?

LIVIE.

Votre ſévérité ſans produire aucun fruit ,
Seigneur , juſqu'à preſent a fait beaucoup de bruit.
Par les peines d'un autre aucun ne s'intimide ,
Salvidien à bas a ſoulevé Lépide ,
Muréne a ſuccédé , Cépion l'a ſuivy ,
Le jour à tous les deux dans les tourmens ravy
N'a point mêlé de crainte à la fureur d'Egnace
Dont Cinna maintenant oſe prendre la place ,
Et dans les plus bas rangs les noms les plus abjets
Ont voulu s'ennoblir par de ſi hauts projets.
Après avoir en vain puny leur insolence ,
Eſſayez ſur Cinna ce que peut la clémence.

Faites son châtiment de sa confusion ;
 Cherchez le plus utile en cette occasion.
 Sa peine peut aigrir une ville animée ,
 Son pardon peut servir à vostre Renommée ,
 Et ceux que vos rigueurs ne font qu'effaroucher
 Peut-estre à vos bontez se laisseront toucher.

AUGUSTE.

Gagnons-les tout à fait en quittant cét Empire
 Qui nous rend odieux, contre qui l'on conspire ;
 J'ay trop par vos avis consulté là dessus,
 Ne m'en parlez jamais, je ne consulte plus.

Cesse de soupirer, Rome, pour ta franchise,
 Si je t'ay mise aux fers, moy-mesme je les brise,
 Et te rends ton Etat après l'avoir conquis
 Plus paisible & plus grand que je ne te l'ay pris.
 Si tu me veux haïr, hay moy sans plus rien feindre ;
 Si tu me veux aimer, aime moy sans me craindre :
 De tout ce qu'eut Sylla de puissance & d'honneur,
 Lassé comme il en fut, j'aspire à son bonheur.

LIVIE.

Assez & trop long temps son exemple vous flate ;
 Mais gardez que sur vous le contraire n'éclate ;
 Ce bonheur sans pareil qui conserva ses jours
 Ne seroit pas bonheur, s'il arrivoit toujours.

AUGUSTE.

Et bien, s'il est trop grand, si j'ay tort d'y prétendre,
 J'abandonne mon sang à qui voudra l'épandre.
 Après un long orage il faut trouver un port,
 Et je n'en voy que deux, le repos, ou la mort.

LIVIE.

Quoy ! vous voulez quitter le fruit de tant de pei-
 nes !

AUGUSTE.

Quoy ! vous voulez garder l'objet de tant de haines ?

LIVIE.

Seigneur, vous emporter à cette extrémité,
 C'est plutôt desespoir, que générosité.

AUGUSTE.

Régner , & caresser une main si traistresse ,
 Au lieu de sa vertu , c'est montrer sa foiblesse.

LIVIE.

C'est régner sur vous-même , & par un noble choix
 Pratiquer la vertu la plus digne des Rois.

AUGUSTE.

Vous m'aviez bien promis des conseils d'une femme,
 Vous me tenez parole , & c'en sont là , Madame ,
 Après tant d'en mis à mes pieds abatus
 Depuis vingt ans je regne , & j'en sçay les vertus ,
 Je sçay leurs divers ordres , & de quelle nature
 Sont les devoirs d'un Prince en cette conjecture.
 Tout son peuple est blessé par un tel attentat ,
 Et la seule pensée est un crime d'Etat ,
 Une offense qu'on fait à toute sa Province ,
 Dont il faut qu'il la venge , ou cesse d'estre Prince,

LIVIE.

Donnez moins de croyance à vostre passion.

AUGUSTE.

Ayez moins de foiblesse ou moins d'ambition.

LIVIE.

Ne traitez plus si mal un conseil salutaire.

AUGUSTE.

Le Ciel m'inspirera ce qu'icy je doy faire ,
 Adieu , nous perdons temps.

LIVIE.

Je ne vous quitte point,
 Seigneur , que mon amour n'aye obtenu ce point.

AUGUSTE.

C'est l'amour des grandeurs qui vous rend importune

LIVIE.

J'aime vostre personne , & non vostre fortune.

Elle est seule.

Il m'échape , suivons , & forçons le de voir
 Qu'il peut en faisant grace affermir son pouvoir.
 Et qu'enfin la clemence est la plus belle marque
 Qui fasse à l'Univers connoistre un vray Monarque.

SCENE IV.

ÆMILIE, FULVIE.

ÆMILIE.

D'Où me vient cette joye , & que mal à propos
Mon esprit malgré moy gouste un entier repos !
César mande Cinna sans me donner d'alarmes !
Mon cœur est sans soupirs , mes yeux n'ont point de
larmes ,

Comme si j'appreno's d'un secret mouvement
Que tout doit succéder à mon contentement !
Ay-je bien entendu ? me l'as-tu dit , Fulvie ?

FULVIE.

J'avois gagné sur luy qu'il aimeroit la vie ,
Et je vous l'amenois plus traitable & plus doux
Faire un second effort contre vostre courroux.
Je m'en applaudissois , quand soudain Polyclète ,
Des volontez d'Auguste ordinaire interprète ,
Est venu l'aborder , & sans suite , & sans bruit ,
Et de sa part sur l'heure au Palais l'a conduit.
Auguste est fort troublé , l'on ignore la cause ,
Chacun diversement soupçonne quelque chose ,
Tous présumant qu'il aye un grand sujet d'ennuy ;
Et qu'il mande Cinna , pour prendre avis de luy.
Mais ce qui m'embarasse , & que je viens d'apprendre ,
C'est que deux inconnus se sont saisis d'Evandre ,
Qu'Euphoïbe est arrêté , sans qu'on sçache pourquoy ,
Que mesme de son maistre on dit je ne sçay quoy ,
On luy veut imputer un desespoir funeste ,
On parle d'eaux , de Tybre , & l'on se tait du reste.

ÆMILIE.

Que de sujets de craindre & de desespérer ,
Sans que mon triste cœur en daigne murmurer !

A chaque occasion le Ciel y fait descendre
Un sentiment contraire à celui qu'il doit prendre ;
Une vaine frayeur tantost m'a pû troubler ,
Et je suis insensible alors qu'il faut trembler.

Je vous entens, grands Dieux, vos bontez que j'adore
Ne peuvent consentir que je me deshonore ,
Et ne me permettant soupirs , sanglots , ny pleurs ;
Soutiennent ma vertu contre de tels malheurs.
Vous voulez que je meure avec ce grand courage
Qui m'a fait entreprendre un si fameux ouvrage ,
Et je veux bien périr comme vous l'ordonnez ,
Et dans la même assiette où vous me retenez.

O liberté de Rome , ô Manes de mon père ,
J'ay fait de mon costé tout ce que j'ay pû faire ;
Contre vostre Tyran j'ay ligué ses amis ,
Et plus osé pour vous qu'il ne m'étoit permis.
Si l'effet a manqué , ma gloire n'est pas moindre ;
N'ayant pû vous venger je vous iray rejoindre ;
Mais si fumante encor d'un généreux courroux ,
Par un trépas si noble , & si digne de vous ,
Qu'il vous fera sur l'heure aisément reconnoître
Le sang des grands Héros dōt vous m'avez fait naître.

S C E N E V.

MAXIME, ÆMILIE, FULVIE.

ÆMILIE.

Mais , je vous voy , Maxime , & l'on vous faisoit
MAXIME. (mort !

Euphorbe trompe Auguste avec ce faux rapport ,
Se voyant arrêté , la trame découverte ,
Il a feint ce trépas pour empêcher ma perte.

ÆMILIE.

Que dit on de Cinna ?

CINNA,
MAXIME.

Que son plus grand regret,
C'est de voir que César sçait tout vostre secret,
En vain il le dénie, & le veut méconnoître,
Evanire a tout conté pour excuser son maistre,
Et par l'ordre d'Auguste on vient vous arrêter.

ÆMILIE.

Celuy qui l'a receu tarde à l'exécuter,
Je suis presté à le suivre & lassé de l'attendre.

MAXIME.

Il vous attend chez moy.

ÆMILIE.

Chez vous!

MAXIME.

C'est vous surprendre,
Mais apprenez le soin que le Ciel a de vous;
C'est un des Conjurez qui va fuir avec nous.
Prenons nostre avantage avant qu'on nous poursuive,
Nous avons pour partir un vaisseau sur la rive.

ÆMILIE.

Me connois-tu, Maxime, & sçais-tu qui je suis?

MAXIME.

En faveur de Cinna je fais ce que je puis,
Et tâche à garantir de ce malheur extrême
La plus belle moitié qui reste de luy-mesme.

Sauvons-nous, Æmilie, & conservons le jour
Afin de le venger par un heureux retour.

ÆMILIE.

Cinna dans son malheur est de ceux qu'il faut suivre;
Qu'il ne faut pas venger de peur de leur survivre.
Quiconque après sa perte aspire à se sauver,
Est indigne du jour qu'il tâche à conserver.

MAXIME.

Quel desespoir aveugle à ces fureurs vous porte?
O Dieux! que de foiblesse en un ame si forte!
Ce cœur si généreux rend si peu de combat,
Et du premier revers de Fortune l'abat!

Rappelez , rappelez cette vertu sublime ;
Ouvrez enfin les yeux , & connoissez Maxime ,
C'est un autre Cinna qu'en luy vous regardez ,
Le Ciel vous rend en luy l'Amant que vous perdez ,
Et puisque l'amitié n'en faisoit plus qu'une ame ,
Aimez en cet amy l'objet de vostre flame.
Avec la même ardeur il sçaura vous chérir ,
Que....

Æ M I L I E

Tu m'oses aimer , & tu n'oses mourir !
Tu prétens un peu trop , mais quoy que tu prétendes ,
Ren-toy digne du moins de ce que tu demandes ,
Cesse de fuir en lasche un glorieux trépas ,
Ou de m'offrir un cœur que tu fais voir si bas :
Fay que je porte envie à ta vertu parfaite ,
Ne te pouvant aimer , fay que je te regrette ,
Montre d'un vray Romain la dernière vigueur ,
Et mérite mes pleurs au défaut de mon cœur.
Quoy ? si ton amitié pour Cinna s'intéresse ,
Crois-tu qu'elle consiste à flater sa Maîtresse ?
Apprens , apprens de moy quel en est le devoir ,
Et donne-m'en l'exemple , on vien le recevoir.

M A X I M E.

Vostre juste douleur est trop impetueuse.

Æ M I L I E.

La tienne en ta faveur est trop ingénieuse.
Tu me parles déjà d'un bien-heureux retour ,
Et dans tes déplaisirs tu conçois de l'amour !

M A X I M E.

Cet amour en naissant est toutefois extrême ,
C'est vostre Amant en vous , c'est mon amy que j'aime ,
Et des mêmes ardeurs dont il fut embrasé....

Æ M I L I E.

Maxime , en voila trop pour un homme avisé ,
Ma perte m'a surprise , & ne m'a point troublée ,
Mon noble desespoir ne m'a point aveuglée ,
Ma vertu toute entière agit sans s'émouvoir ,
Et je voy malgré moy plus que je ne veux voir.

CINNA,
MAXIME.

Quoy ? vous suis-je suspect de quelque perfidie ?

ÆMILIE.

Ouy, tu l'ès, puis qu'enfin tu veux que je le die ;

L'ordre de nostre fuite est trop bien concerté

Pour ne te soupçonner d'aucune lâcheté.

Les Dieux seroient pour nous prodigues en miracles,

S'ils en avoient sans toy levé tous les obstacles ;

Fuy sans moy, tes amours sont icy superflus.

MAXIME.

Ah ! vous m'en dites trop.

ÆMILIE.

J'en présume encor plus.

Ne crains pas toutefois que j'éclate en injures,

Mais n'espère non plus m'éblouir de parjures.

Si c'est te faire tort que de m'en défier,

Vien mourir avec moy pour te justifier.

MAXIME.

Vivez, belle Æmilie, & souffrez qu'un esclave...

ÆMILIE.

Je ne t'écoute plus qu'en présence d'Octave.

Allons, Fulvie, allons.

SCENE VI.

MAXIME.

DEspéré, confus,

Et digne, s'il se peut, d'un plus cruel refus,

Que résous-tu, Maxime, & quel est le supplice

Que ta vertu prépare à ton vain artifice ?

Aucune illusion ne te doit plus flater,

Æmilie en mourant va tout faire éclater,

Sur un même échaffaut la perte de sa vie

Étalera sa gloire, & ton ignominie,

Et

Et sa mort va laisser à la Postérité
 L'infame souvenir de ta déloyauté.
 Un même jour t'a veu par une fausse adresse,
 Trahir ton Souverain, ton amy, ta Maîtresse,
 Sans que de tant de droits en un jour violez,
 Sans que de deux Amants au Tyran immolez,
 Il te reste aucun fruit, que la honte, & la rage
 Qu'un remords inutile allume en ton courage.
 Euphorbe, c'est l'effet de tes lâches conseils,
 Mais que peut on attendre enfin de tes pareils ?
 Jamais un Affranchy n'est qu'un esclave infame,
 Bien qu'il change d'état, il ne change point d'ame,
 La tienne encor servile avec la liberté
 N'a pû prendre un rayon de générosité.
 Tu m'as fait relever une injuste puissance,
 Tu m'as fait démentir l'honneur de ma naissance,
 Mon cœur te résistoit, & tu l'as combattu
 Jusqu'à ce que ta fourbe ait souillé sa vertu,
 Il m'en coûte la vie, il m'en coûte la gloire,
 Et j'ay tout mérité pour t'avoir voulu croire.
 Mais les Dieux permettront à mes ressentimens,
 De te sacrifier aux yeux des deux Amans,
 Et j'ose m'asseurer qu'en dépit de mon crime
 Mon sang leur servira d'assez pure victime,
 Si dans le tien mon bras justement irrité
 Peut laver le forfait de t'avoir écouté.

Fin du quatrième Acte.



ACTE V.

SCENE PREMIERE.

AUGUSTE, CINNA.

AUGUSTE.



Rens un siège, Cinna, prens, & sur
toute chose

Observe exactement la loy que je t'im-
pose,

Prête sans me troubler l'oreille à mes
discours,

D'aucun mot, d'aucun cry n'en interromps le
cours,

Tien ta langue captive, & si ce grand silence

A ton émotion fait quelque violence,

Tu pourras me répondre après tout à loisir,

Sur ce point seulement contente mon desir.

CINNA.

Je vous obéiray, Seigneur ?

AUGUSTE.

Qu'il te souvienne

De garder ta parole, & je tiendray la mienne.

Tu vois le jour, Cinna, mais ceux dont tu le tiens

Furent les ennemis de mon père & les miens,

Au milieu de leur Camp tu reçus la naissance,

Et lors qu'après leur mort tu vins en ma puissance,

Leur haine enracinée au milieu de ton sein,

T'avoit mis contre moy les armes à la main.

Tu fus mon ennemy , même avant que de naistre ,
 Et tu le fus encor , quand tu me pûs connoistre ,
 Et l'inclination jamais n'a démenty
 Ce sang qui t'avoit fait du contraire party.
 Autant que tu l'as pû , les effets l'ont suivie ,
 Je ne m'en suis vengé qu'en te donnant la vie :
 Je te fis prisonnier pour te combler de biens ,
 Ma Cour fut ta prison , mes faveurs tes liens ,
 Je te restituay d'abord ton patrimoine ,
 Je t'enrichis après des dépouilles d'Antoine ,
 Et tu sçais que depuis à chaque occasion
 Je suis tombé pour toy dans la profusion.
 Toutes les Dignitez que tu m'as demandées ,
 Je te les ay sur l'heure , & sans peine accordées ;
 Je t'ay préféré même à ceux dont les parens
 Ont jadis dans mon camp tenu les premiers rangs ,
 A ceux qui de leur sang m'ont acheté l'Empire ,
 Et qui m'ont conservé le jour que je respire ;
 De la façon enfin qu'avec toy j'ay vécu
 Les vainqueurs sont jaloux du bonheur du vaincu.
 Quand le Ciel me voulut en rappelant Mécène
 Après tant de faveur montrer un peu de haine ,
 Je te donnay sa place en ce triste accident ,
 Et te fis après luy mon plus cher confident.
 Aujourd'huy même encor , mon ame irrésoluë ;
 Me pressant de quitter ma puissance absoluë ,
 De Maxime & de toy j'ay pris les seuls avis ,
 Et ce sont malgré luy les tiens que j'ay suivis.
 Bien plus , ce même jour je te donne Æmilie ,
 Le digne objet des vœux de toute l'Italie ,
 Et qu'ont mise si haut mon amour & mes soins ;
 Qu'en te couronnant Roy , je t'aurois donné moins.
 Tu t'en souviens , Cinna , tant d'heur & tant de
 gloire
 Ne peuvent pas si tost sortir de ta mémoire ,
 Mais ce qu'on ne pourroit jamais s'imaginer.
 Cinna , tu t'en souviens , & veux m'assassiner.

Moy, Seigneur, moy que j'eusse un ame si traïtresse !
Qu'un si lâche dessein....

AUGUSTE.

Tu tiens mal ta promesse,
Sieds toy, je n'ay pas dit encor ce que je veux,
Tu te justifieras après si tu le peux,
Ecoute cependant, & tien mieux ta parole.

Tu veux m'assassiner, demain, au Capitole,
Pendant le sacrifice, & ta main pour signal
Me doit au lieu d'encens donner le coup fatal :
La moitié de tes gens doit occuper la porte,
L'autre moitié te suivre, & te prêter main forte.
Ay-je de bons avis, ou de mauvais soupçons,
De tous ces meurtriers te diray-je les noms ?
Procule, Glabrien, Virginian, Rutile,
Marcel, Plaute, Lénas, Pempone, Albin, Icile ;
Maxime qu'après toy j'avois le plus aimé ;
Le reste ne vaut pas l'honneur d'estre nommé,
Un tas d'hommes perdus de debtes, & de crimes,
Que pressent de mes loix les ordres légitimes,
Et qui desespérant de les plus éviter,
Si tout n'est renversé, ne sçauroient subsister.

Tu te tais maintenant, & gardes le silence
Plus par confusion, que par obéissance.
Quel étoit ton dessein, & que prétendois-tu
Après m'avoir au Temple à tes pieds abatu ?
Affranchir ton país d'un pouvoir Monarchique ?
Si j'ay bien entendu tantost ta Politique,
Son salut desormais dépend d'un Souverain
Qui pour tout conserver tienne tout en sa main,
Et si la liberté te faisoit entreprendre
Tu ne m'eusses jamais empêché de la rendre,
Tu l'aurois acceptée au nom de tout l'Etat
Sans vouloir l'acquérir par un assassinat.
Quel étoit donc ton but ? d'y régner en ma place ?
D'un étrange malheur son Destin le menace,

Si pour monter au Trône & luy donner la loy
 Tu ne trouves dans Rome autre obstacle que moy,
 Si jusques à ce point son sort est déplorable
 Que tu sois après moy le plus considerable,
 Et que ce grand fardeau de l'Empire Romain
 Ne puisse après ma mort tomber mieux qu'en ta main.
 Apprens à te connoître, & descens en toy-même.
 On t'honore dans Rome, on te courtise, on t'aime,
 Chacun tremble sous toy, chacun t'offre des vœux,
 Ta fortune est bien haut, tu peux ce que tu veux,
 Mais tu ferois pitié, même à ceux qu'elle irrite,
 Si je t'abandonnois à ton peu de mérite.
 Ose me démentir, dy moy ce que tu vaux,
 Conte-moy tes vertus, tes glorieux travaux,
 Les rares qualitez par où tu m'as dû plaire,
 Et tout ce qui t'élève au dessus du vulgaire.
 Ma faveur fait ta gloire, & ton pouvoir en vient,
 Elle seule t'élève, & seule te soutient,
 C'est elle qu'on adore, & non pas ta personne,
 Tu n'as crédit, ny rang, qu'autant qu'elle t'en donne,
 Et pour te faire choir je n'aurois aujourd'huy
 Qu'à retirer la main qui seule est ton appuy.
 J'aime mieux toutefois céder à ton envie,
 Règne, si tu le peux, aux dépens de ma vie.
 Mais oses-tu penser que les Serviliens,
 Les Cosses, les Métels, les Pauls, les Fabiens;
 Et tant d'autres enfin de qui les grands courages
 Des Héros de leur sang sont les vives images,
 Quittent le noble orgueil d'un sang si généreux,
 Jusqu'à pouvoir souffrir que tu régnes sur eux?
 Parle, parle, il est temps.

C I N N A.

Je demeure stupide;

Non que vostre colére ou la mort m'intimide,
 Je voy qu'en m'a trahy, vous m'y voyez rêver,
 Et j'en cherche l'auteur sans le pouvoir trouver.

Mais c'est trop y tenir toute l'ame occupée.

Seigneur, je suis Romain, & du sang de Pompée;

Le père & les deux fils lâchement égorgés
 Par la mort de César étoient trop peu vengés.
 C'est-là d'un beau dessein l'illustre & seule cause,
 Et puisqu'à vos rigueurs la trahison m'expose,
 N'attendez point de moy d'infames repentirs,
 D'inutiles regrets, ny de honteux soupirs.
 Le Sort vous est propice, autant qu'il m'est contraire,
 Je sçay ce que j'ay fait & ce qu'il vous faut faire,
 Vous devez un exemple à la Postérité,
 Et mon trépas importe à vostre sécurité.

AUGUSTE.

Tu me braves, Cinna, tu fais le magnanime,
 Et loin de t'excuser, tu couronnes ton crime;
 Voyons si ta constance ira jusques au bout.
 Tu sçais ce qui t'est dû, tu vois que je sçay tout,
 Fay ton Arrest toy-même, & choisis tes supplices.

S C E N E I I.

AUGUSTE, LIVIE, CINNA;
 ÆMILIE, FULVIE.

LIVIE.

Vous ne connoissez pas encor tous les complices:
 Vostre Æmilie en est, Seigneur, & la voicy.

CINNA.

C'est elle-même, ô Dieux!

AUGUSTE.

Et toy, ma fille, aussi!

ÆMILIE.

Ouy, tout ce qu'il a fait, il l'a fait pour me plaire,
 Et j'en étois, Seigneur, la cause, & le salaire.

AUGUSTE.

Quoy! l'amour qu'en tō cœur j'ay fait naistre aujourd'hui
 T'emporte-t'il déjà jusqu'à mourir pour luy? (d'huy

Ton ame à ces transports un peu trop s'abandonne ,
Et c'est trop tost aimer l'Amant que je te donne.

ÆMILIE.

Cet amour qui m'expose à vos ressentimens
N'est point le prompt effet de vos commandemens ;
Ces flammes dans nos cœurs sans vostre ordre étoient
Et ce sont des secrets de plus de quatre années (nées,
Mais quoy que je l'aimasse, & qu'il brûlât pour moy,
Une haine plus forte à tous deux fit la loy :
Je ne voulus jamais luy donner d'espérance
Qu'il ne m'eût de mon père assuré la vengeance.
Je la luy fis jurer, il chercha des amis ;
Le Ciel rompt le succès que je m'étois promis ,
Et je vous viens, Seigneur, offrir une victime ,
Non pour sauver sa vie, en me chargeant du crime ;
Son trépas est trop juste après son attentat ,
Et toute excuse est vaine en un crime d'Etat :
Mourir en sa présence, & rejoindre mon père ,
C'est tout ce qui m'amène, & tout ce que j'espère.

AUGUSTE.

Jusques à quand, ô Ciel, & par quelle raison
Prendrez-vous contre moi des traits dans ma maison ?
Pour ses débordemens j'en ay chassé Julie ,
Mon amour en sa place a fait choix d'Æmilie ,
Et je la voy comme elle indigne de ce rang ,
L'une m'ostoit l'honneur, l'autre a soif de mon sang ,
Et prenant toutes deux leur passion pour guide ,
L'une fut impudique, & l'autre est parricide.
O ma fille, est-ce-là le prix de mes bienfaits ?

ÆMILIE.

Ceux de mon père en vous firent mêmes effets.

AUGUSTE.

Songe avec quel amour j'élevay ta jeunesse.

ÆMILIE.

Il éleva la vostre avec même tendresse ,
Il fut vostre tuteur, & vous son assassin ,
Et vous m'avez au crime enseigné le chemin.

Le mien d'avec le vostre en ce point seul differe,
 Que vostre ambition s'est immolé mon père,
 Et qu'un juste courroux dont je me sens bruler
 A son sang innocent vouloit vous immoler.

L I V I E.

C'en est trop, *Æmilie*, arreste, & considère
 Qu'il t'a trop bien payé les bienfaits de ton père;
 Sa mort dont la mémoire allume ta fureur
 Fut un crime d'Octave & non de l'Empereur.

Tous ces crimes d'Etat qu'on fait pour la Couronne,
 Le Ciel nous en absout, alors qu'il nous la donne,
 Et dans le sacré rang où sa faveur l'a mis:
 Le passé devient juste & l'avenir permis.
 Qui peut y parvenir ne peut estre coupable,
 Quoy qu'il ait fait, ou fasse, il est inviolable,
 Nous luy devons nos biens, nos jours sont en sa main;
 Et jamais on n'a droit sur ceux du Souverain.

Æ M I L I E.

Aussi dans le discours que vous venez d'entendre,
 Je parlois pour l'aigrir, & non pour me défendre.

Punissez-donc, Seigneur, ces criminels appas,
 Qui de vos favoris font d'illustres ingrats,
 Tranchez mes tristes jours pour asseurer les vostres,
 Si j'ay séduit Cinna, j'en séduiray bien d'autres,
 Et je suis plus à craindre, & vous plus en danger,
 Si j'ay l'amour ensemble & le sang à venger.

C I N N A.

Que vous m'ayez séduit, & que je souffre encore
 D'estre deshonoré par celle que j'adore!

Seigneur, la verité doit icy s'exprimer.

J'avois fait ce dessein avant que de l'aimer:
 A mes plus saints desirs la trouvant inflexible;
 Je creus qu'à d'autres soins elle seroit sensible,
 Je parlay de son père, & de vostre rigueur,
 Et l'offre de mon bras suivit celle du cœur.
 Que la vengeance est douce à l'esprit d'une femme!
 Je l'attaquay par là, par là je pris son ame,

Dans mon peu de mérite elle me négligeoit ,
Et ne pût négliger le bras qui la vengeoit.
Elle n'a conspiré que par mon artifice ,
J'en suis le seul auteur , elle n'est que complice.

ÆMILIE.

Cinna , qu'oses-tu dire ? est-ce là me chérir ,
Que de m'ôter l'honneur , quand il me faut mourir ?

CINNA.

Mourez, mais en mourant ne soûillez point ma gloire.

ÆMILIE.

La mienne se flétrit , si César te veut croire.

CINNA.

Et la mienne se perd , si vous tirez à vous
Toute celle qui suit de si généreux coups.

ÆMILIE.

Et bien , prens-en ta part , & me laisse la mienne ,
Ce seroit l'affoiblir que d'affoiblir la tienne ,
La gloire & le plaisir , la honte & les tourmens ,
Tout doit estre commun entre de vrais Amans.

Nos deux ames , Seigneur , sont deux ames Ro-
maines ,

Unissant nos desirs nous unîmes nos haines ,
De nos parens perdus le vif ressentiment
Nous apprit nos devoirs en un même moment ,
En ce noble dessein nos cœurs se rencontrèrent ,
Nos esprits généreux ensemble le formèrent ,
Ensemble nous cherchons l'honneur d'un beau trépas ,
Vous vouliez nous unir , ne nous séparez pas.

AUGUSTE.

Ouy , je vous uniray , couple ingrat & perfide ,
Et plus mon ennemy qu'Antoine ny Lépide ,
Ouy , je vous uniray puisque vous le voulez ;
Il faut bien satisfaire aux feux dont vous brûlez ,
Et que tout l'Univers sçachant ce qui m'anime ,
S'étonne du supplice aussi-bien que du crime.

SCENE III.

AUGUSTE, LIVIE, CINNA,
MAXIME, ÆMILIE, FULVIE.

AUGUSTE.

MAis enfin le Ciel m'aime, & ses bien faits nou-
veaux
Ont enlevé Maxime à la fureur des eaux.
Approche, seul amy que j'éprouve fidelle.

MAXIME.

Honorez moins, Seigneur, une ame criminelle.

AUGUSTE.

Ne parlons plus de crime après ton repentir,
Après que du péril tu m'as sçeu garantir,
C'est à toy que je dois, & le jour, & l'Empire.

MAXIME.

De tous vos ennemis connoissez mieux le pire.
Si vous régnez encor, Seigneur, si vous vivez,
C'est ma jalouse rage à qui vous le devez.

Un vertueux remords n'a point touché mon ame;
Pour perdre mon rival j'ay découvert sa trame;
Euphorbe vous a feint que je m'étois noyé,
De crainte qu'après moy vous n'eussiez envoyé.
Je voulois avoir lieu d'abuser Æmilie,
Effrayer son esprit, la tirer d'Italie,
Et pensois la résoudre à cet enlèvement
Sous l'espoir du retour pour venger son Amant.
Mais au lieu de gouter ces grossières amorces,
Sa vertu combatuë a redoublé ses forces,
Elle a leu dans mon cœur. Vous sçavez le surplus;
Et je vous en ferois des récits superflus,
Vous voyez le succès de mon lâche artifice:
Si pourtant quelque grace est due à mon indice,

Faites périr Euphoibe au milieu des tourments,
Et souffrez que je meure aux yeux de ces Amants.
J'ay trahy mon amy, ma Maîtresse, mon Maistre,
Ma gloire, mon pais, par l'avis de ce traistre,
Et croiay toutefois mon bonheur infiny,
Si je puis m'en punir, après l'avoir puny.

AUGUSTE.

En est-ce assez, ô Ciel, & le Sort pour me nuire
A-t'il quelqu'un des miens qu'il veuille encor sédui-
re?

Qu'il joigne à ses efforts le secours des Enfers,
Je suis maistre de moy comme de l'Univers.
Je le suis, je veux l'estre. O Siècles, ô Mémoire,
Conservez à jamais ma dernière victoire,
Je triomphe aujourd'huy du plus juste courroux
De qui le souvenir puisse aller jusqu'à vous.

Soyons amis, Cinna, c'est moy qui t'en convie,
Comme à mon ennemy je t'ay donné la vie,
Et malgré la fureur de ton lasche destin,
Je te la donne encor comme à mon assassin.
Commençons un combat qui montre par l'issue
Qui l'aura mieux de nous, ou donnée, ou reçue.
Tu trahis mes bien-faits, je les veux redoubler,
Je t'en avois comblé, je t'en veux accabler.
Avec cette beauté que je t'avois donnée
Reçoy le Consulat pour la prochaine année.

Aime Cinna, ma fille, en cet illustre rang,
Préfères-en la pourpre à celle de mon sang,
Appren sur mon exemple à vaincre ta colère,
Te rendant un époux, je te rends plus qu'un père.

ÆMILIE.

Et je me rends, Seigneur, à ces hautes bontez,
Je recouvre la venue auprès de leurs clartez,
Je connoy mon forfait qui me sembloit justice,
Et ce que n'avoit pû la terreur du supplice,
Je sens naître en mon ame un repentir puissant.
Et mon cœur en secret me dit qu'il y consent.

Le Ciel a résolu vostre grandeur suprême , (me ;
 Et pour preuve, Seigneur, je n'en veux que moy-mes-
 J'ose avec vanité me donner cet éclat ,
 Puisqu'il change mon cœur, qu'il veut changer l'Etat.
 Ma haine va mourir que j'ay cruë immortelle ,
 Elle est morte , & ce cœur devient Sujet fidelle ,
 Et prenant désormais cette haine en horreur ,
 L'ardeur de vous servir succède à sa fureur.

C I N N A.

Seigneur , que vous diray je après que nos offenses
 Au lieu de châtimens trouvent des récompenses ?
 O vertu sans exemple ! ô clemence qui rend
 Vostre pouvoir plus juste & mon crime plus grand.

A U G U S T E.

Cesse d'en retarder un oubly magnanime ,
 Et tous deux avec moy faites grace à Maxime ,
 Il nous a trahis tous , mais ce qu'il a commis
 Vous conserve innocens & me rend mes amis.

à Maxime.

Reprens auprès de moy ta place accoutumée ,
 Rentre dans ton crédit , & dans ta renommée ,
 Qu'Euphorbe de tous trois ait sa grace à son tour ,
 Et que demain l'Hymen couronne leur amour.
 Si tu l'aimes encor , ce sera ton supplice.

M A X I M E.

Je n'en murmure point , il a trop de justice ,
 Et je suis plus confus , Seigneur , de vos bontez ;
 Que je ne suis jaloux du bien que vous m'ostez.

C I N N A.

Souffrez que ma vertu dans mon cœur rappelée
 Vous consacre une foy laschement violée ,
 Mais si ferme à présent , si loin de chanceler ,
 Que la chute du Ciel ne pourroit l'ébranler.

Puisse le grand moteur des belles Destinées
 Pour prolonger vos jours retrancher nos années ,
 Et moy par un bonheur dont chacun soit jaloux ,
 Perdre pour vous cent fois ce que je tiens de vous.

Ce n'est pas tout, Seigneur une céleste flamme
D'un rayon Prophétique illumine mon ame ;
Oyez ce que les Dieux vous font sçavoir par moy ;
De vostre heureux Destin c'est l'immuable loy.

Après cette action vous n'avez rien à craindre ,
On portera le joug désormais sans se plaindre ,
Et les plus indomptez renversant leurs projets
Mettront toute leur gloire à mourir vos Sujets ;
Aucun lâche dessein , aucune ingrate envie
N'attaquera le cours d'une si belle vie ,
Jamais plus d'assassins , ny de Conspirateurs ;
Vous avez trouvé l'art d'estre maistre des cœurs ;
Rome avec une joye , & sensible , & profonde ,
Se démet en vos mains de l'Empire du Monde ,
Vos Royales vertus luy vont tout enseigner
Que son bonheur consiste à vous faire régner.
D'une si longue erreur pleinement affranchie
Elle n'a plus de vœux que pour la Monarchie ;
Vous prépare déjà des Temples , des Autels ,
Et le Ciel une place entre les Immortels ,
Et la Postérité dans toutes les Provinces
Donnera vostre exemple aux plus généreux Princes ;

AUGUSTE.

J'en accepte l'augure & j'ose l'espérer ,
Ainsi toujours les Dieux vous daignent inspirer ;
Qu'on redouble demain les heureux sacrifices
Que nous leur offrirons sous de meilleurs auspices ;
Et que vos Conjurez entendent publier ,
Qu'Auguste a tout appris , & veut tout oublier.

Fin du cinquième & dernier Acte

This image shows a blank, aged, light brown page, likely an endpaper or flyleaf of a book. The paper has a textured appearance with visible fibers and some minor discoloration or foxing. A prominent vertical crease runs down the center of the page, suggesting it was once folded. There are several small, dark spots scattered across the surface, possibly due to age or handling. The overall tone is a warm, yellowish-brown.

1881-1882



Corneille, Pierre,

Cinna Tragédie

[Paris] [ca. 1735]

P.o.gall. 397

urn:nbn:de:bvb:12-bsb10089416-9